



Les père et mère honoreras.....

"CONSERVONS NOTRE HERITAGE CATHOLIQUE ET FRANÇAIS"

La Survivance des Jeunes

Edifice Boulanger
Edmonton, - Albe

Vol. VI

EDMONTON, ALBERTA, CANADA — Décembre, 1939

No 4

L'ANNEE QUI S'EN VA... L'ANNEE QUI S'EN VIENT

Ainsi que deux nobles Dames, qui se rencontrant soudain au détour d'un sentier, se saluent avec grâce, puis continuent leur route, de même deux années se sont données la main, en cette grave minute où sonna janvier à l'horloge du temps.

L'une, déjà vieille, et fatiguée du poids des jours, allait franchir, solennelle, le temple du passé, tandis que l'autre, éblouissante de jeunesse, engageait ses pas assurés dans la voie mystérieuse de l'avenir.

La première emportait, le pressant sur son coeur, un vase superbe peint de myosotis, et d'où émergeait des fleurs d'une merveilleuse beauté. La seconde, s'accompagnant d'une lyre d'or, chantait l'espérance.

—Entrez dans ce royaume que je quitte, dit l'année à sa brillante et jeune soeur. Mon règne est fini, le vôtre commence. Puissent, sous votre empire, les humains goûter un peu de bonheur, objet de tous leurs soupirs. Que des pluies de petites joies inondent les foyers, familiaux et autres, et soient le partage quotidien de tous les coeurs droits. Qu'un bienfaisant soleil de justice réchauffe et vivifie la terre. Que la souffrance, adoucie par la résignation, purifie les âmes, les rende plus fortes et meilleures. Et vous, nouvelle année, continuez vos chants d'espoir. C'est cette musique divine qui soutient le coeur de l'homme. Aussi longtemps qu'à ses oreilles vibre ce refrain mystérieux, il va son chemin, s'apercevant à peine que nous passons... les unes après les autres... le poussant sans cesse vers la tombe. Et c'est encore aux mélodies de l'espérance que le croyant s'endort une dernière fois.

Chante auprès des berceaux,
Pour la mère ravie.
Chante sur les tombeaux,
L'hymne d'une autre vie.

Chante pour les époux,
Qu'un tendre amour unit,
Pour la vierge à genoux,
Pour le grand, le petit.

Pour ceux que la douleur
Ou le remords oppresse,
Pour le bien, le malheur,
Chante, chante sans cesse...!

Et la nouvelle année dit à celle qui partait:

—Quelles sont donc ces fleurs rares que vous rap-
portez de là-bas? Cette urne me semble ravissante et
bien précieuse!

—En effet, ma mie, répond l'année finissante. Ce
vase contient ce qu'il y a de plus cher au coeur de ceux
qui ont vécu: ce sont les plus précieuses et les fleurs
embaumées au souvenir. Quand les jours se sont enfuis,
rapides comme l'hirondelle quand les modulations va-
riées de tous les beaux et nobles sentiments ont cessé
de vibrer dans l'air que nous respirons, que reste-t-il,
si ce n'est le souvenir? Aussi, est-ce avec un soin jaloux
que j'emporte dans le cénacle du passé, ces perles de
prix, dont l'éclat me rappellera mes jours de gloire, et
ces fleurs, dont le parfum me parlera les instants parfu-
més de ma jeunesse et je pourrai revivre ainsi cette épo-
que, qui, malgré tout, a eu ses charmes et ses enchante-
ments.

A l'horloge du temps, une autre minute avait sonné.

L'année qui s'en va entra dans le passé, avec ses
souvenirs; l'année qui s'en vient, s'avança vers l'avenir,
en chantant l'espérance.

Myg DALON.

AVIS

1.—CALENDRIERS. Plusieurs personnes, en payant leur abon-
nement demandent un calendrier. Ces calendriers avaient été an-
noncés pour l'an dernier; mais pour cette année il nous a été
impossible de nous en procurer de nouveaux.

2.—ABONNEMENTS. Avez-vous payé votre abonnement? Jeu-
nes ou vieux qui désirez recevoir la "Survivance des Jeunes" nous
vous serions obligés de nous faire parvenir sans retard le prix de
votre abonnement. Sinon, nous serons forcés, à regret, d'en dis-
continuer l'envoi.



JOYEUX NOEL
BONNE ET HEUREUSE
ANNEE
A
TOUS MES PETITS
AMIS

Giard Le Moine

LA PETITE ETOILE ET LE VIEUX SAVANT

Il était une fois, une toute
petite étoile qui avait onze mil-
lions de grandes soeurs elle
brillait dans le ciel sombre, et
sa petite clarté était si pure
qu'on eût dit qu'elle jetait sur
la terre des gouttes d'argent
liquide.

C'était bien la plus heureuse
des étoiles du firmament; sa
course périodique, toujours la
même, n'avait rien de compli-
qué; et quand elle l'avait a-
chevée, c'est avec un nouveau
plaisir qu'elle la recommençait,
sans un instant de repos.

Or, un jour, ou pour parler
plus exactement, une nuit, voi-
ci qu'un vieux savant laissa de
côté ses grimoires pour venir
regarder ce qui se passait dans
le ciel.

C'était un homme qui ne cro-

yait ni à Dieu, ni à diable; un
mécérant!

Il regarda donc, et regardait
depuis longtemps, quand la be-
lle clarté de notre étoile le frap-
pa d'admiration. Comme il était
familier avec les astres, que
sans se gêner il tutoyait le so-
leil et apostrophait Madame la
Lune, il mit à dire: "Où vas-tu
donc, petite étoile: pourquoi ta
marche dans le ciel est-elle si
régulière? J'ai vu de tes soeurs
interrompre leur course et se
briser dans l'espace; j'en ai vu
qui perdaient leur éclat; mais
toi, tu restes toujours la même,
et, sans vouloir te flatter, j'aff-
irme, petite étoile, que tu de-
viens toujours plus belle!"

Jamais les astres n'avaient
répondu aux interpellations du
vieux savant; ils dédaignaient
son bavardage.

Mais le bon Dieu, par miséri-
corde sans doute, permit que la
petite étoile répondit... Et voi-
ci sa réponse:

"Je vais où Dieu me mène,
sans jamais demander pourquoi.
Je vais, je vais toujours. Quand
je peux, chemin faisant, accom-
plir un peu de bien, je le fais;
je jette une clarté plus douce
sur le berceau de l'enfant qui
rêve aux anges, ses frères; je

m'incline une minute vers le
poète, pour l'inspirer, et vers
ceux qui pleurent pour leur pa-
ler d'espérance. Je sais que le
bon Dieu punit mes soeurs lors-
qu'elles dans leur orgueil, elles
veulent paraître plus grandes
ou plus brillantes aux yeux des
hommes et qu'elles s'écartent de
leur route pour descendre vers
la terre; moi je suis sans ambi-
tion, j'aime. Celui qui m'a créée,
le Dieu qui chaque nuit me rend
plus belle. Crois-moi, ta science
et ta gloire sont vaines, si tu
ne suis pas fidèlement la voie
que Dieu t'a tracée, et si tu
n'aimes pas ton Créateur!"

Comme la petite étoile par-
lait encore, voici qu'un ange
vint la prendre et l'emporta au
Paradis, et le vieux savant é-
merveillé, vit que le Bon Dieu
la plaçait au centre d'une ravi-
sante couronne, sur le front de
sa Mère, la Sainte Vierge Marie

Quand il mourut, quelques
années plus tard, le savant é-
tait un grand Saint, à qui Dieu
donnait une belle place au Ciel.

Grâce à l'exemple de la petite
étoile, il était devenu saint d'u-
ne manière bien facile: Il avait
en toutes choses fait la volonté
du Bon Dieu.

DEUX GRANDS CONCOURS

CONCOURS 'ENTREPRISE' (ANNUEL)

CONDITIONS

- 1—En quoi consiste ce Concours d'Entreprise: a)—Se procurer un cahier. b)—Copier dans ce cahier des extraits de livres ou y coller des découpures de journaux ou de revues.
- 2—Ces entreprises peuvent porter indifféremment sur les sujets suivants: nos traditions, contes et légendes, histoire naturelle, aviation, sport, devinettes, événements actuels, curiosités, histoire de l'Eglise, fables, catéchisme illustré, chansons, histoire du Canada, etc. . .
- 3—L'entreprise doit comporter au moins 25 pages et pas plus de 40 pages.
- 4—On jugera l'entreprise d'après les sujets qu'elle renferme, et aussi d'après la propreté et l'apparence du volume.
- 5—Les entreprises doivent être envoyées le plus tard le 15 mai 1940.
- 6—On retournera les entreprises au concurrent après le concours à moins que le propriétaire permette d'en faire cadeau à une école pauvre.

PRIX

Dix magnifiques prix seront donnés en deux catégories:

- Quatre aux jeunes de moins de 14 ans.
- Six aux jeunes de plus de 14 ans.

CONCOURS 'COMPOSITION' (MENSUEL)

CONDITIONS

- 1—En plus du concours de l'Entreprise, nous aurons chaque mois un concours de composition française.
- 2—Pour ce concours il n'est pas nécessaire de faire un devoir spécial; mais de nous faire parvenir la composition qui aura été déclarée la meilleure durant le mois.
- 3—Nous serions donc très reconnaissants aux instituteurs et aux institutrices qui nous feront parvenir la meilleure composition française dans chacun des grades, de 6 à 12 inclusivement.
- 4—Les compositions devront être arrivées pour le 5 de chaque mois.
- 5—Il ne faudra pas oublier de bien inscrire: le nom de l'élève, le nom de son école, le grade français qu'il poursuit, son adresse.
- 6—La ou les meilleures compositions seront publiées dans "La Survivance des Jeunes."

PRIX

Un prix sera accordé au vainqueur de chaque grade.

VAINQUEURS DU CONCOURS COMPOSITION DE NOVEMBRE

Grade VI—HELENE DESMARAIS
Ecole Saint-Paul

Grade VII—LORRAINE TRUDEAU
Saint-Adolphe, Manitoba

Grade VIII—SIMONE DUCHARME
Fort Kent, Alberta

Grade IX—MARIE-JEANNE FONTAINE
Ecole Saint-Paul

Grade X—CECILE DELAQUIS
Notre-Dame de Lourdes, Manitoba

Grade XI—FLEUR-ANGE FOREST
Couvent Jésus-Marie, Gravelbourg

Grade XII—MARIE-JEANNE ARSENEAULT
Pensionnat Saint-Roch, Québec

LA STE-CATHERINE 'CHEZ-NOUS'

La maisonnée est toute excitée, surtout les plus petits. Nos parents et nos amis viennent fêter avec nous. La maison est pleine, débordante! On se coude pour offrir ses services. Et devinez qui s'offre avec plus d'acharnement. Ceux dont les mementos ne sauraient encore faire rien qui vaille. Jean veut aller chercher de l'eau. Lucien sait où est le sirop. Cécile est déjà à la recherche du fameux chaudron.

Enfin la tire bout! Son parfum se répand dans toute la maison. Nous nous rangeons tous en rang d'oignons et nous attendons avec impatience le délicieux bonbon. Il ne sera pas question de l'écarter: ce serait trop long. Maman commence à puiser. Les exclamations se multiplient, les désirs se traduisent en cris. Mais avec maman qui donne toujours si bien à chacun sa part, il n'y a pas de jaloux. La bonne tire une fois dégustée, on se taquine, on fait des petites farces innocentes, on est fou de joie. Nous versons la bonne tire de maman. Puis les exclamations et les rires font place à la chanson française. "La cabane à sucre" de A. Gingras, à la place d'honneur. Voyez-la quelqu'un de ces jours publiée sur "La Survivance des Jeunes."

"Il est au pays natal un plaisir que j'adore,

Ce n'est pas sentimental, et la ville l'ignore....."

Malheureusement l'heure passe rapide et nos parents doivent nous quitter. Tous sont bien satisfaits, même ceux qui s'en vont avec le mal de dents.

Vive nos belles traditions canadiennes!

Helène Desmarais,
Grade VI, Ecole St-Paul

UN SOUVENIR D'ENFANCE

Quand j'étais petite, j'étais l'enfant la plus désagréable que Dieu eût jamais créée—je ne dis pas que c'est le contraire maintenant—et j'exaspérais maman le jour et la nuit. Voici un trait de mon enfance qui démontre que je n'étais pas un modèle de gentillesse.....

Un froid jour d'automne—je crois que c'était la Toussaint—nous reçûmes un visiteur à la maison. Il venait parler à papa de choses dont je ne comprenais évidemment rien, puisque je n'avais alors que quatre ans et demi.

Ma petite sœur de deux ans et moi, nous eûmes bien vite aperçus son défaut..... de figure, je veux dire. Il avait un oeil croché, et quand il nous regardait, il était vraiment impossible de s'empêcher de rire..... D'ailleurs, c'est ce que nous fîmes et de si bon cœur, que bien-

tôt nous étions expulsées du salon et enfermées dans la chambre de maman.

Avec l'insouciance de notre âge, cela ne voulait rien dire de sérieux, donc, ne nous empêchait pas de rire, ce que nous fîmes de plus belle. Pis encore, nous allions regarder le pauvre homme par la serrure de la porte!

Quand notre hilarité fut un peu calmée, nous changeâmes le lit de maman en glissade, et bientôt les couvertures gisaient pêle-mêle sur le plancher. Loin d'en être déconcertées, nous nous roulions tranquillement dessus, et avec des cris de joie et des rires en plus.

Durant cette longue visite, nous n'eûmes nullement le temps de songer à ce qui suivrait. En effet, ce qui devait arriver arriva. Tout à coup la porte de la chambre s'ouvrit et maman entra avec un objet qu'aucun enfant n'aime dans la main. Elle nous administra chacune une bonne raclée puis nous fit mettre à genoux dans un coin.

Je me souviens de cette aventure, si vous me permettez de l'appeler ainsi comme si c'était hier. Je n'oublierai pas non plus la leçon qui en découle qui est de ne pas se moquer de qui que ce soit, plus particulièrement des infirmes et des vieillards.

Lorraine Trudeau
Grade VII, St-Adolphe, Man.

LE FEU

Pensons-nous souvent combien le feu est nécessaire en ce monde? Que ferions-nous les soirs d'hiver quand tout est glacé dehors si nous n'avions pas de feu? En réfléchissant nous savons répondre à ces questions.

Entrons certains soirs dans un de nos foyers canadiens français. Toute la famille est réunie près du vieux poêle. Au dehors le vent souffle si fort et murmure des plaintes si fortement que l'on croit entendre les arbres craquer au-dessus des toits. A ces moments il fait bon voir ces flammes rougeâtres qui montent du foyer devant lequel les membres de la famille se retrouvent chaque soir. La maman tricote des chaussons ou des mitaines en se berçant dans sa chaise. Papa toujours sérieux lit le journal toujours intéressant, "La Survivance." Les enfants sont très occupés à leurs devoirs de classe. Les plus jeunes bâtissent des

châteaux de cartes. La vieille chatte blanche tire et joue avec un peloton de laine que maman a échappé par terre. Nos familles canadiennes passent heureusement ces rigoureux soirs de nos hivers canadiens.

Si nous entrons maintenant dans un foyer sans feu nous voyons de pauvres enfants qui pleurent, ils ont froid..... plus de bûche à mettre dans le poêle. Pauvres petits!

Espérons qu'un jour ces pauvres jouiront du même bonheur.

Simone Ducharme
Grade VIII, Fort Kent, Alta.

CHEZ-NOUS

Eclatante de blancheur dans un fond de verdure, se dresse menue et élégante notre chère petite maison, ma demeure.

C'est ainsi que je la vis en un clair matin d'été, en descendant avec mon amie Renée de notre Plymouth aux lignes élancées. Le soleil était déjà haut à l'horizon, le ciel semblait être d'un bleu trop intense. Aussi loin que la vue pouvait se porter, s'étendait une plaine verte parsemée de fleurs multicolores. "Oh, s'exclama Renée d'un ton admiratif, est-ce joli la campagne, tout est gai et calme, comme je vais passer d'agréables vacances." Il y avait quelque chose d'une joie d'enfant dans sa voix cristalline. Je me retournai, je la vis vêtue d'un simple costume de drap noir, sa tête bouclée tournée vers la plaine, dans ses grands yeux d'azur je saisis cette lueur de contentement qu'éprouve une jeune fille fatiguée des bruits de la ville, qui se retrouve dans le calme paisible de la campagne. Doucement je lui pris le bras et l'entraînai vers la maison. Un instant plus tard nous étions dans le vestibule déposant nos sacs de voyage et nos chapeaux.

Je la conduisis au petit salon bleu. En y entrant nous nous laissâmes choir sur le divan. Avec plaisir mes yeux se posèrent tour à tour sur les fauteuils recouverts de crotte fleurie, sur les étagères de livres, sur la photographie de mes grands-parents, sur le grand crucifix. "Suzanne, fit tout près le voix émue de Renée, "Suzanne comment pourrai-je jamais te remercier de m'avoir amenée ici! Tu sais,

continua-t-elle, lorsque nous étions plus de mère le foyer nous semble vide. Mon père n'est occupé que de ses affaires, et moi je suis seule..... si seule, rêvait-elle rêveusement. C'est alors que mon bonheur à moi m'apparut, j'avais des parents très tendres, des sœurs et des frères affectueux. Je n'avais jamais connu le manque d'affection que connaissait Renée.

Le dîner fut égayé par le joyeux babil de mes petites sœurs Lucille et Myrte et mes petits frères Jacques et Marcel. Papa et maman suivant la coutume canadienne étaient assis à chaque bout de la table. Les murs blancs de la salle à dîner m'apparurent ornés de quelques peintures de gibiers. Les meubles confortables en érable canadien me firent penser que mon avait raison de préférer cette pièce aux autres de la maison.

Après avoir dégusté les mets savoureux de notre vieille cuisinière, j'entraînai mon amie au jardin, où tout en nous promenant nous échangeions des confidences.

Marie-Jeanne Fontaine,
Ecole Saint-Paul

Histoires et aventures d'un livre racontées par lui-même

Histoire et aventures d'un livre racontées par lui-même. J'entreprends la téméraire tâche de vous donner un résumé de mes nombreuses aventures. Même si un livre est une chose inerte et sans vie il peut parfois faire beaucoup de bien, comme vous le prouvera cette obscure mais utile histoire de ma vie.

Le plus vieux de mes souvenirs remonte à l'époque où j'étais encore linge à plancher. Lorsque ma peau devint grise et coriace, la ménagère, pour me remercier de mes services, me jeta dans un affreux petit baril, rempli de choses qui m'étaient apparentées si l'on en juge par l'état de propreté. Un chiffonnier passant par là me perça avec un vieux crochet rouillé, et me déposa très cérémonieusement

Histoire et aventures d'un livre racontées par lui-même

Suite de la page 2

sement dans la hotte pendue à son cou crasseux.

Le chiffonnier me rendit bientôt à une usine de papier. Je passai de machine en machine, à travers des bords successifs. Lorsque enfin je revis le jour, je ne me reconnaissais pas: d'un vieux torchon sale, j'étais devenu du beau papier immaculé. L'on me pressa ensuite dans une boîte, expédiée à une imprimerie célèbre. Là on osa me salir avec des vilains petits hiéroglyphes. J'appris bientôt que j'avais l'honneur d'être une "Imitation de Jésus-Christ." L'on me para d'une belle couverture brune et dorée qui reluisait comme de l'or. Vraiment, n'était-ce pas de l'or qui se trouvait emprisonné entre ces deux couvertures symboliques?

Des mains de l'imprimeur, je passai dans celles du libraire, qui m'exposa bien en vue dans sa vitrine. Ma couverture tenta plusieurs petites personnes à gages, mais à la vue du prix exorbitant inscrit sur un carré de Bristol, elles fuyaient sans daigner même jeter un dernier regard sur ma reliure tentatrice. Pourtant un beau jour, un grand jeune homme en redingote portant chapeau dur et gants blancs, la bouche surmontée d'une moustache en pointes, m'échangea contre des pièces sonnantes, que le libraire, avec vive satisfaction, empocha (après les avoir minutieusement comptées) dans son petit gousset.

L'élégant Monsieur Z... me glissa dans sa poche de veston, qui sentait la violette à en éternuer. En arrivant à sa coquette villa, il se glissa en tapinois jusqu'à la chambre de sa sœur et frappa d'un geste impérieux. A la belle jeune fille de dix-sept ans qui lui ouvrit, le grand frère donna deux sonores baisers, un sur chaque joue rose, ce qui les fit rougir davantage. "Devine ce que je t'apporte, mignonne. — Mais voyons, est-ce que je peux deviner quelle chose précieuse tu es encore allé me dénicher? — Tiens, regarde, et dis-moi ce que tu en penses — Ah! mais frère, tu me gâtes affreusement. Je ne puis voir où tu trouves toutes ces belles choses. Ainsi je changeai de propriétaire. La jeune fille appelons-la X... avait encore une année de pensionnat à faire. Une semaine plus tard, elle partait pour le couvent de Jésus-Marie à Sillery. Elle fit une bonne année scolaire, au cours de laquelle elle s'était liée d'amitié avec une jeune demoiselle de son âge. Une amitié solide, une de ces amitiés rares et si précieuses, qui durent toute la vie, les unissant toutes deux. Comme affectueux souvenir, Mlle X... me donna à son amie.

Celle-ci quoique de bonne éducation, de caractère bien formé, avait la vilaine manie d'égayer ses effets. Bien entendu, j'y passai. Elle m'égara si bien, qu'elle ne me retrouva plus, je fus perdu dans la rue. Un valet m'en ramassa, m'amena dans sa mansarde, et me jeta sur la table, avec l'idée fixe de me vendre le lendemain pour quelques sous. Mon nouveau et dernier propriétaire dormit toute la nuit, de ce sommeil lourd que donne l'ivresse.

Le lendemain, en s'éveillant, son regard tomba sur moi, qu'un rayon de soleil mettait en valeur. Il m'ouvrit au hasard, et tomba sur ce qui suit: "Dieu protège l'humble et le délivre; il l'aime et le console; il s'abaisse jusqu'à lui; il répand sur lui ses grâces avec abondance, et, après l'avoir humilié, il l'élève dans sa gloire."

Ce court passage, secondé fortement par la grâce de Dieu, fit jaillir l'étincelle qui devait produire la lumière dans cette âme submergée par les ténèbres. L'homme courut à la prochaine église, se jeta aux pieds du prêtre, confessa sa vie de coupable, regretta ses fautes et vœut le reste de ses jours dans la paix du Seigneur, sans me quitter jamais.

Flour-Auge Forest,
Grade XI Couvent
Jésus-Marie, Gravelbourg, Sask

L'EXPOSITION DE CHEZ-NOUS

Je reviens de l'exposition... Pas de l'exposition de New-York, mais de l'exposition provinciale, de l'exposition de "chez-nous"... de la plus intéressante des expositions donc, puisqu'elle met à l'honneur les multiples activités de nos gens.

"Pour être heureux, restons chez nous," déclarait Monseigneur Alexandre Vachon, à l'occasion de la Journée du Mérite Agricole. Ces paroles du très distingué Recteur de Laval disent éloquentement que la terre canadienne est un foyer rayonnant de charme et de beauté.

En pénétrant sur le terrain qui doit être, cette semaine, le rendez-vous d'une foule d'admirateurs mon regard salua tout d'abord le PALAIS de l'INDUSTRIE, synthèse du commerce québécois. Ici se dressait fièrement le pavillon de la Fonderie de l'Islet. Ses poêles de tous genres, ses machines à laver perfectionnées doivent sûrement tenter bon nombre de ménagères. La ligne des poêles présente les produits les plus modernes. Que de progrès ont été accomplis, quand on compare les poêles L'Islet avec les antiques monuments à deux ponts, de nos grands-pères. Cette compagnie attire l'attention des visiteurs par sa monumentale fournaise à air chaud et le poêle qu'elle porte.

Le pavillon de l'Imperial Tobacco intéresse peu les écolières de mon âge, mais n'en reste pas moins original. La maison Grothée Ltée, remarquable par la cigarette "Grads" n'a pas mes sympathies à cause de la jeune fille universitaire qu'elle met en relief. Ne pourrait-on pas populariser ce produit de façon plus polie pour le beau sexe et tout aussi prenante? Le sexe délicat y gagnerait, il me semble...

Le pavillon suivant pique la curiosité des amateurs de sport. On y trouve de tout: goudrons, patins, raquettes de tennis, de "badminton", articles de balle-molle, etc.

Et l'Ecole Technique présente deux exhibits dont l'un, consacré à l'ébénisterie, l'autre, à l'ajustage mécanique, la fonderie, la forge, l'électricité, de merveilleux meubles fabriqués avec les bois de nos forêts, des moteurs, une machine à découper, etc., tous des objets qui font honneur aux élèves de l'Ecole et prouvent, une fois de plus, leur intelligente initiative.

Puissent ces échantillons divers éveiller dans l'âme des nôtres, une appréciation plus sincère pour les produits de chez nous et une sympathie plus concrète pour leurs fabricants.

"Pour être heureux, restons chez nous!"

Passons au Palais Central. Ici, il nous faudrait des heures pour examiner les travaux qui s'y étalent dans une tenue très soignée. Nos yeux sont attirés par une riche collection de tapis et de tentures au crochet, par des pièces murales, des catalogues et des draperies d'un goût indiscutable, par d'intéressantes sculptures sur bois, des ouvrages en aluminium et divers jouets.

Un camp de colon miniature est installé. On y sert des rafraichissements et des goudrons. Honneur à la Société Saint-Jean-Baptiste qui a organisé ce beau camp et qui veut encore aujourd'hui venir en aide au colon nécessiteux en essayant de réaliser quelques ressources au bénéfice des enfants des colons. Un merveilleux Kiosque nous réserve des surprises sucrées. En effet, le fameux miel "Nectar," orgueil de l'apiculteur québécois, s'offre à adoucir la gorge des visiteurs et à flatter leur estomac.

L'air de satisfaction des visiteurs et des gourmets nous dit assez qu'ils font leur, la parole de l'illustre orateur de l'Université:

"Pour être heureux, restons chez nous!"

Rendons-nous, sans plus tarder au Palais de l'Agriculture. L'est là que sont groupées les meilleures recrues des étalles du vieux Québec. Chvaux, porcs, moutons, saluent à leur façon les nombreux visiteurs, mais je ne suis pas bon juge ici et je préfère laisser la parole aux spécialistes dans cette branche. Les fruits, les légumes et les

Chantons en Choeur

ÇA BERGERS, ASSEMBLONS-NOUS

Cà, bergers, assemblons-nous.
Allons voir le Messie;
Cherchons cet enfant si doux.
Dans les bras de Marie,
Je l'entends, il nous appelle tous,
O sort digne d'envie!

Laissons là tout le troupeau,
Qu'il erre à l'aventure
Que sans nous sur ce coteau
Il cherche sa pâture.
Allons voir dans un petit berceau
L'Auteur de la nature.

Sa naissance sur nos bords
Ramène l'allégresse.
Répondons par nos transports
A l'ardeur qui le presse;
Secondons par de nouveaux efforts
L'excès de sa tendresse.

Dieu naissant, exauce-nous,
Dissipe nos alarmes;
Nous tombons à tes genoux,
Nous les baignons de larmes.
Hâte-toi de nous donner à tous
La paix et tous ses charmes.

DANS CETTE ETABLE

Dans cette étable
Que Jésus est charmant!
Qu'il est aimable
Dans son abaissement!
Que d'attraits à la fois!
Tous les palais des rois
N'ont rien de comparable
Aux beautés que je vois
Dans cette étable.

Que sa puissance
Paraît bien en ce jour
Malgré l'enfance
Où le réduit l'amour!
Le monde racheté
Et tout l'enfer dompté,
Font voir qu'à sa naissance
Rien n'est si redouté
Que sa puissance.

Touchant mystère!
Jésus souffrant pour nous,
D'un Dieu sévère
Apaie le courroux
Du testament nouveau
Il est le doux Agneau;
Il doit sauver la terre,
Portant notre fardeau;
Touchant mystère.

S'il est sensible,
Ce n'est qu'à nos malheurs:
Le froid pénible
Ne cause point ses pleurs.
Mon coeur à tant d'attraits,
A de si doux bienfaits,
A ce charme invincible
Doit céder désormais
S'il est sensible.

fleurs ont mes prédilections.

L'ensemble présente un aspect séduisant, tant par la disposition que par l'odeur qui s'en dégage. On remarque, un peu plus loin, des meubles très anciens. Vraiment, ils sont démodés et leur visage antique provoque le sourire. Mais, respectons-les, car une vieille chaise a encore la force de nous dire: "Oui vraiment de mon temps, tout était mieux qu'à présent."

"Pour être heureux, restons chez nous!"

Le jour baisse et je dois m'arracher à tant d'attraits... En quittant le parc, je salue le pauvre vieillard qui répète à tous les passants: "Ayez pitié d'un pauvre aveugle." De grand coeur je laisse tomber mon obole dans sa tirelire.

Je m'éloigne en souhaitant que ceux qui ne savent pas découvrir dans nos champs, ce qu'ils renferment de poésie et dans nos industries, ce qu'elles

IL EST NE LE DIVIN ENFANT

REFRAIN

Il est né le divin Enfant!
Jouez hautbois, résonnez musettes
Il est né le divin Enfant;
Chantons tous son avènement.

Depuis plus de quatre mille ans
Nous le promettaient les prophètes
Depuis plus de quatre mille ans
Nous attendions cet heureux temps.

Ah! qu'il est beau, qu'il est charmant!
Ah que ses grâces sont parfaites
Ah! qu'il est beau, qu'il est charmant!
Qu'il est doux, ce divin Enfant!

Une étable est son logement
Un peu de paille est sa couchette;
Une étable est son logement
Pour un Dieu, quel abaissement!

Il veut nos coeurs, il les attend,
Il veut en faire la conquête;
Il veut nos coeurs, il les attend
Qu'ils soient à lui dès ce moment.

O Jésus! O roi tout-puissant!
Tout petit enfant que vous êtes
O Jésus! O roi tout-puissant!
Régnez sur nous entièrement.

LES ANGES DANS NOS CAMPAGNES

Les Anges dans nos campagnes
Ont entonné l'hymne des cieux
Et l'écho de nos montagnes
Redit ce chant mélodieux:

REFRAIN

Gloria in Excelsis Deo
Gloria in Excelsis Deo.

Bergers pour qui cette fête?
Quel est l'objet de tous ces chants?
Quel vainqueur, quelle conquête
Méritent ces chœurs triomphants?

Ils annoncent la naissance
Du saint Rédempteur d'Israël,
Et plein de reconnaissance
Chantent dans ce jour solennel:

Dans l'humilité profonde
Où vous paraissez à nos yeux,
Adorant le roi du monde,
Nous redirons ce chant joyeux:

Déjà par la voix de l'Ange
Par les hymnes des chérubins,
La terre sait la louange
Qui se chante aux parvis divins:

Dociles à leur exemple,
Seigneur, nous viendrons désormais
Au milieu de votre temple,
Chanter avec eux vos bienfaits:

A NOS ABONNES ADULTES

- 1—Plusieurs adultes ont jusqu'ici reçu "La Survivance des Jeunes" sans avoir versé le prix de l'abonnement: 25 sous. Vu les difficultés croissantes nous devons à partir du présent mois retrancher, quoique à regret, ceux qui ne seront pas en règle.
- 2—Si quelque erreur se glisse, nous prions ceux qui ont payé leur abonnement et ne reçoivent pas le journal de nous en avertir et nous y verront immédiatement.

offrent d'utilité ne refusent que la classification des grades pas au moins leur sympathie dans la Province de Québec équivaut à 2 degrés plus bas que ceux de l'Ouest. Ainsi une dixième année, dans l'Est, équivaut au Xlle grade de l'Ouest, au N.D.L.R.—Après, nous être moins pour ce qui a trait au renseigné, nous devons conclure français.

Marie-Jeanne Arsenault

10e année (grade 12)

Pensionnat de Saint-Roch,

Québec.

N.D.L.R.—Après, nous être moins pour ce qui a trait au renseigné, nous devons conclure français.



L'avion du Père Noël

La famille Dupire est groupée autour de la table. Depuis quelques instants, papa observe en face de lui son fils Gérard, blond enfant de six ans qui avale d'un air apparemment distrait le bol de potage fuméux déposé devant lui.

—Gérard, à quoi penses-tu? demande M. Dupire. Tu parais sérieux; je t'ai vu, il y a un instant, tenir ta cuiller en l'air et tourner vers la fenêtre un regard anxieux... quelles graves pensées trottent en ta jeune cervelle?

—Papa, répond le bambin avec un peu d'hésitation... c'est après-demain Noël, n'est-ce pas?

—Oui, mon garçon. C'est donc là la cause de tes distractions? Est-ce parce que je t'ai dit que le père Noël était plus pauvre que de coutume cette année, que tu prends cet air inquiet? Tu avais sans doute beaucoup de choses à lui demander?

—... eu... oui! ...non! papa! dit Gérard que l'éclat de rire moqueur de son père met soudain à la gêne.

—C'est-à-dire, se décide-t-il à expliquer bravement... je ne voudrais pas demander de jouets au bon père Noël; mais vous savez que mon oncle Zim ne veut jamais m'emmener avec lui, dans son aéroplane, parce que, dit-il, je suis trop petit et il croit que j'aurais peur. Alors... je demanderais au père Noël de faire une envolée avec lui car c'est vrai, papa, qu'il a un avion le père Noël! Il a dit hier à la radio qu'il venait du pôle nord en aéro.

Dites, papa, il ne me refuserait pas ça si vous le lui demandiez pour moi et surtout si vous lui disiez que Gérard n'aura pas peur.

Un désir ardent se lit sur le visage mobile du petit garçon qui lève vers son père un bon regard confiant.

M. Dupire se lève de table et, de la fenêtre, scrute l'horizon.

La neige, qui tombe pressée en gros flocons semblables à des étoiles d'argent, forme un épais rideau qui déroberait la vue le cours méandrique de la rivière.

—Hum!... Gérard, je veux bien croire que le père Noël accorde aux enfants sages tout ce qu'ils lui demandent, mais encore faut-il qu'ils n'exigent pas l'impossible!..

Tu sais qu'en hiver les avions sont munis de patins et peuvent ainsi glisser sur la surface gelée de la rivière lorsque celle-ci est bien lisse et que la glace est solide. Or, aujourd'hui, il fait plus doux, il neige depuis vingt-quatre heures; voilà autant d'obstacles qui s'opposent à la réalisation de tes desirs, même si le père Noël était disposé à satisfaire tes exigences.

Je crois, mon garçon, que tu fais mieux d'y renoncer. L'été prochain, ton oncle t'emmènera en avion et ce sera plus beau qu'en cette saison, car il fait froid, tu sais, dans le ciel.

Gérard n'est pas convaincu. On ne convainc pas un enfant qui voit tous les jours passer au-dessus de sa tête de grands oiseaux au vol sûr qui s'accompagnent d'un bruit ronflant. Il sait bien que rien ne les arrête, pas même le vent, la pluie, le froid ou la neige et il pense que si le père Noël voulait, son désir deviendrait bientôt une merveilleuse réalité.

★ ★ ★

Elle est arrivée la fête idéale de paix et de sérénité, de lumière et de blancheur qui enchante tous les petits et rajeunit les âmes froissées, blessées par le rude contact de la vie; il n'est personne qui ne retrouve dans l'assistance aux pieuses cérémonies, dans l'audition des vieux cantiques de Noël, un peu de son âme naïve et fraîche d'autrefois. L'évocation de ce mystère touchant et des souvenirs qu'il évoque naturellement nous ramène au temps délicieux de notre insouciance enfantine.

Gérard a pour la première fois assisté à la messe de minuit. Il a écouté avec ravissement les cantiques anciens et charmants que son père lui a appris à fredonner: **Il est né le divin Enfant, Les anges dans nos campagnes...** Les yeux encore tout éblouis des visions lumineuses

de l'église, il s'est endormi et il a rêvé d'un avion merveilleux qui l'emportait loin, très loin, vers un pays inconnu tel que celui où naquit Jésus.

Car, hier, lorsqu'il est rentré après avoir glissé longtemps, le beau temps étant revenu avec le froid, il a dit à sa mère:

—Maman, le petit Jésus devait bien être gelé puisque vous dites qu'il n'avait pas de chauds vêtements comme les miens, qu'il était dans une étable sans porte ni fenêtres et que pour le réchauffer, il n'avait que le souffle d'un boeuf et d'un âne!

—Oui, Gérard, le petit Jésus avait bien froid, mais dans le pays où il est né, il ne fait pas aussi froid qu'ici.

Gérard a beaucoup questionné madame Dupire sur ce pays lointain où il fait assez froid pour que Jésus en souffre mais où il n'y a pourtant pas de neige. Il n'a pas beaucoup compris. Enfin...

Et dans son rêve, il voit un pays inconnu où les arbres sont des palmiers comme ceux qui décoraient le paysage au fond de la crèche, paysage qui représente une route de Galilée conduisant aux portes de Bethléem.

A son réveil, en trouvant les jolies choses que lui a laissées le petit Jésus, car maman affirme que c'est lui qui est venu, lui et le père Noël se partageant la besogne qu'une seule ne suffirait pas à accomplir, il oublie son désir de la veille.

Il l'oublie jusqu'à ce qu'un avion gracieux vienne dans l'après-midi de Noël se poser sur le miroir de la rivière.

Sous les yeux incrédules de Gérard, il en descend un authentique père Noël qui vient lui offrir une envolée.

—Oh! !! Le petit garçon n'a pas de mots pour dire sa surprise et sa joie. Le personnage habillé de rouge, au bonnet bordé de blanche fourrure, le hisse à côté de lui et l'oiseau géant décolle lentement.

Comme en son rêve, Gérard plane dans l'azur; cependant, ce ne sont plus les palmiers qui déploient très haut leurs éventails mais de sombres sapins qui dressent leurs silhouettes coniques vers le ciel.

N'importe! Gérard est heureux et dans sa reconnaissance il voudrait, après l'envolée, retenir le bienfaiteur qui s'excuse et repart pour promener d'autres petits enfants, dit-il.

Une heure après, l'oncle aviateur, l'oncle Casimir, Zim pour les intimes, arrive chez les Dupire.

—Mon oncle! s'exclame Gérard, vous arrivez trop tard! Si vous étiez venu plus tôt, vous auriez fait une belle envolée avec le père Noël et moi! Et puis... ce n'est pas vous qui m'avez fait faire mon premier vol en avion!

—Cela ne fait rien, répond l'oncle, souriant. Je t'en ferai faire d'autres car tu es un courageux petit garçon, mais ils ne seront jamais si beaux que celui-là, n'est-ce pas? Avec moi, tu pourras voler aussi souvent que tu le voudras, tandis que le père Noël, des tours en avion il n'en accorde jamais plus qu'une fois mon ami.

Gérard ne se doute pas dans sa naïveté enfantine que c'est son oncle Zim qui a complaisamment joué le rôle du père Noël. Ses yeux bleus et brillants fixent au dehors un point éloigné, bien au delà du cours sinueux de la rivière et de la sombre ligne des conifères.

—Mon oncle, quand je serai grand, dis-moi, nous volerons ensemble jusqu'au pays du petit Jésus?

Or dans l'avion du père Noël est née la vocation de Gérard: il sera aviateur!

ARIANE



Noël Chinois.

IL SE MIT A NEIGER...

EN SONGEANT A UN JEUNE MISSIONNAIRE.

Remontons un peu dans l'histoire.

"Il y a 6,743 ans, les fils de Han le Jaune, remarquant que la lune éclairait les rivières du Céleste Empire à époques fixes, décidèrent de lui confier le soin de ramener le jour et les saisons. Les fils des fils de Han le Jaune continuèrent à compter à la manière des pères des pères de leurs pères..."

Voilà pourquoi les Chinois marchent avec la lune qui, elle, ne commence son année que le 24 janvier.

Voilà pourquoi au 1er janvier 1936 les femmes d'Anking causaient la glace de l'étang à coups de palette et lavaient leur linge sans plus se préoccuper des humeurs du calendrier.

Mais au fait, il s'agit de Noël et non pas du jour de l'an.

Et bien, la veille de Noël, au début de l'après-midi, à Anking, il se mit à neiger...

Le jeune missionnaire à qui je songe regardait neiger. Il s'intéressait à tous ces petits flocons blancs "qui atterrisaient avec toute la délicatesse de flocons bien nés."

Il regardait neiger. Il regardait aussi la page des caractères chinois qu'il fallait apprendre. Il regardait très loin, très loin. Il regardait au Canada... où il neigeait peut-être une belle neige, de cette neige qui complète un Noël canadien.

Le Père Supérieur lui aussi regardait neiger...

—Il ne viendra personne à la messe de minuit, avec un temps pareil.

—Mais, mon Père, il en viendra.

—C'est votre premier Noël chinois. Comment pouvez-vous dire qu'il en viendra? Ah! avec un temps pareil! Vous ne savez pas que nos chrétiens habitent loin? Presque tous hors de la

L'ENFANT-JESUS ET LES FLEURS

Au printemps, une riche fillette cueillait pour sa mère les fleurs splendides des parterres; un enfant inconnu se présente.

—Donne-moi tes fleurs.

—Mes fleurs sont pour ma mère; mais toi, qui est-tu?

Comment as-tu pénétré dans ce jardin?

—On ne m'a vu passer, reprend le mendiant en tendant vers le gros bouquet ses toutes petites mains.

La fillette troublée pensa: —Si j'appelais pour faire chasser ce vagabond?

Mais l'enfant était si beau, son regard était si pur que, séduite, elle lui jeta son bouquet, un bouquet beau comme le printemps.

—Pars vite, petit inconnu, et prends garde que les jardiniers t'aperçoivent...

Et la fillette crut voir disparaître, dans le taillis épais, un astre porteur de haillons...

A Noël, malgré la grosse neige, chacun se rendait joyeusement à la Messe de Minuit; seule une riche fillette demeurait à la maison. L'enfant songeait devant le foyer comment elle pourrait dans la maison trouver un cadeau de Noël assez beau pour ses parents si bons.

Soudain on frappe sur la vitre obscurcie par le givre.

—Ouvrez, ouvrez, disait une voix pressante qu'elle avait déjà entendue.

C'était le mendiant du printemps; ses haillons étaient de neige; son visage de soleil.

—Que tu es beau! où vas-tu, petit mendiant?

—Je vais voir la crèche à l'église et en passant, je te rapporte tes fleurs.

La fillette ne vit plus qu'un bouquet plus beau que le printemps; un parfum céleste pénétrait toute la maison.

A ce moment même, les parents se prosternaient à l'élévation de la Messe de minuit; l'Enfant Jésus était arrivé.

ville. Les voyez-vous patauger dans la boue, avec leur suite d'enfants!

Cette neige! C'était bien malheureux pour le petit Jésus, et pour les Chinois, et pour les enfants, et pour lui, le jeune missionnaire, et pour ses lanternes qu'il avait descendues de la pointe du clocher en de majestueuses guirlandes.

Et pourtant, il en vient des Chinois, à la messe de minuit!

Des Chinois qui arrivaient tout enneigés, des petits Chinois, il y en avait assez pour consoler le cœur du petit Jésus et le cœur du Supérieur.

A minuit, grand silence dans l'église on dévoile l'Enfant-Jésus, placé au-dessus du tabernacle. Le prêtre paraît. Les fidèles se lèvent. La messe commence. Or, voilà qu'en ce pays de la lointaine Chine, les enfants entonnent, mais oui, un vieux Noël canadien...

Cela réveille quelque chose dans l'âme du jeune missionnaire, surtout quand on a été jadis petit chanteur de la Madone...

Le chant des solistes est plutôt mal assuré. Mais quand le peuple reprend en chœur (là-bas, le peuple chante, ici le peuple écoute toujours, il voudrait chanter, et il écoute toujours des chants très harmonieux, je le sais, mais des chants qui trop souvent ne l'atteignent pas), donc, quand le peuple reprend en chœur, "ce n'est plus le cri plus ou moins nasillard d'un enfant mal préparé, mais une prière qui gonfle le cœur, qui nous entraîne comme dans un courant. Les mots n'ont rien à voir ici. Je ne les comprends pas, mais je comprends ces chrétiens. Comme nous sommes catholiques! Nous donnons aux Chinois, non seulement la doctrine et les sacrements, mais ce que nous avons de plus intime, les chants qui nous unissent dans un même sentiment, qui sont comme l'âme de nos cérémonies. Nous leur donnons avec le christianisme, nuancé par les mille vibrations des générations précédentes, comme une âme nouvelle toute chaude d'émotions humaines qui élèvent à Dieu."

Ainsi écrivait le jeune missionnaire.

La messe est terminée, déjà terminée! Ici, on trouve la messe toujours trop longue! Les visages sont joyeux malgré la grande pauvreté. Il faut repartir. Il faut refaire les vingt milles pour regagner la cabane où il n'y aura pas de réveillon. pas d'étrennes du petit Jésus, pas même un peu de chaleur pour réchauffer les mains gercées...

Pour le moment on a oublié sa misère. On a parlé à Dieu, et Dieu a fait comprendre que le vrai bonheur sur terre, c'est dans le cœur du pauvre qu'on le trouve, bien plus souvent que dans les palais des riches.

★ ★ ★

Le jeune missionnaire regarda longtemps cette foule toute proche de lui et toute proche de Dieu. Il regarda aussi la foule... toute cette immense Chine, très loin de lui et très loin de Dieu...

Puis, les papas, les mamans et tous les petits Chinois repartirent dans la nuit et dans la neige, car il neigeait toujours.

Antonio POULIN, S.J.

Le forçat: C'est terrible lorsque je pense que toute ma vie je serai reconnu par un numéro et que je serai un objet de suspicion pour la police.

Le curé: Ce n'est rien... consolez-vous, tous les automobilistes sont dans le même cas que vous.

Deux amis se rencontrent: —Alors comment va? Toujours harcelé par tes créanciers?

—Oh! c'est sans importance. Nous ne nous rencontrons jamais.

—Pourtant, Montréal a des limites.

—C'est impossible. Eux vont à pieds et moi je suis toujours en voiture.

Conte de Noël

LA VEILLE DE NOEL

A MA SOEUR JEANNINE LUSSIER, NEW-YORK CITY

Dans une grande ville, là où tant de misères vont se cacher, au sixième d'une vieille maison délabrée blottie dans une vaste pièce nue et froide, Mireille était bien triste. Elle venait de jeter dans la cheminée les derniers fagots apportés à grand-peine de la forêt durant la belle saison, puis elle s'était étendue sur le vieux matelas, seul ornement du logis. Là, elle pleurait silencieusement, de gros sanglots soulevaient sa poitrine; les larmes, abondantes, coulaient de ses grands yeux bleus, si jolis quand ils souriaient à la lumière, au soleil, à la joie... ce qui, hélas! n'était plus arrivé depuis longtemps.

La fillette savait que, demain, ce serait Noël. Et elle songeait à ces Noël lointains, alors que sa maman était encore avec elle... sa pauvre maman qui avait tant travaillé pour lui acheter le pain de chaque jour, et qui s'en était allée tout à coup avec les dernières feuilles de l'automne. Pauvre Mireille! Maintenant, elle restait toute seule!

Depuis le départ de sa femme, le père, découragé, allait de plus en plus noyer son chagrin au cabaret; il y passait ses nuits, sans songer à sa petite fille. Il l'oubliait si bien que Mireille vivait abandonnée, sous le toit de chaume par où la rafale et la neige entraient comme chez elles.

Dans ce que l'enfant appelait "ses belles années," elle allait suspendre son bas à la cheminée, priant le "Bon Père Noël" d'y mettre quelque surprise. Et elle avait toujours ignoré le stratagème de sa mère qui, par un prodige d'économie, venait à bout de se procurer, pour remplir le bas de sa chère enfant, quelques bâtons de sucre, une poupée, un jouet... C'était bien peu! Mais ces petits riens composaient une véritable fortune aux yeux de la pauvrette, car ils étaient accompagnés des

baisers et des caresses de "petite mère" qu'elle aimait tendrement.

"Dans quelques heures, se dit soudain Mireille, ce sera Noël!" Alors, dans la naïveté de ses neuf ans, au milieu de sanglots profonds, elle pria le doux Jésus de lui rendre sa mère.

A cet âge, le sommeil a raison des plus amers chagrins; bercée, d'ailleurs, par l'espoir que sa prière allait être exaucée, Mireille s'endormit. Puis, elle rêva que sa mère revenait pour prendre soin d'elle, l'aimer et la caresser comme autrefois...

Minuit! C'est la nuit sainte et belle! Jésus, l'Ami des pauvres, des orphelins, descend sur la terre. Les cloches, à toute volée, chantent: Noël! Noël!

La fillette entend ces voix joyeuses et pures; elle frotte ses yeux encore lourds, chargés de larmes... car, en s'éveillant elle revient aussi à la sombre réalité. Cependant, dans la recherche instinctive de l'illusion, elle se soulève, elle regarde autour d'elle. Ah! pauvre petite Mireille! Oui, ce n'était qu'un rêve. La chambre, elle est toujours vide. Maman n'est pas là. Le petit Jésus n'a donc exaucé un instant le vœu de l'orpheline que pour lui rendre ensuite la solitude plus cruelle?

Les cloches carillonnent encore, mais Mireille ne comprend plus rien à leur chant. Au dehors, la nuit est belle. Des myriades d'étoiles illuminent le firmament et, dans les rues, la foule se presse; on échange des souhaits; tout le monde est dans l'allégresse.

Mireille, dans un effort, se lève enfin; grelottante, des larmes inondant ses joues, elle descend dans la rue. Elle le sent: elle ne pourra pas vivre plus longtemps seule, dans ce misérable logis témoin de la mort de sa mère. Elle suit la foule quelques instants; puis, à un détour de la route, comme poussée par une pensée qui l'absorbe, elle prend le chemin qui mène au cimetière. Avant d'y

pénétrer, à vingt pas de la barrière qui ouvre sur le champ des morts, elle aperçoit à ses pieds un objet qui fait tache sur le sol immaculé. Elle se baisse: c'est une magnifique rose rouge que, sans doute, la mondaine à qui la fleur servait de parure a laissée tomber à cet endroit. Mireille se réjouit: elle a donc un "cadeau de Noël" à déposer sur la tombe de "petite mère." Et, maintenant, d'un pas plus alerte, elle se dirige vers la croix blanche qu'elle connaît si bien!

La voici! L'enfant s'agenouille pieusement et dépose son offrande au pied de la croix. Son pauvre cœur déborde d'un contentement qu'elle n'avait plus connu depuis de longs mois.

Et, sous la neige, quelque chose comme une voix d'outre tombe lui murmure tout bas que "sa misère achève." Mireille alors eut un second rêve: Elle vit le beau ciel, si bleu, si profond, et qui pour elle n'était plus éloigné. Elle vit sa maman chérie en pleine possession du bonheur et l'appelant à venir la rejoindre!

Cependant, par un de ces changements subits qu'on remarque très souvent dans la nature, les belles étoiles disparaurent sous de gros nuages et la neige se mit à tomber en flocons épais et serrés.

Une paix immense enveloppe Mireille. Elle semble en extase, se prosterner et s'incline de plus en plus vers la terre. Un céleste sourire erre sur ses lèvres. Lentement, très lentement l'être frêle et délicat glisse sous la neige froide...

Les blânes flocons tombent toujours et font un linceul au petit corps glacé de Mireille.

Là-haut les cloches se sont tues. L'office divin est terminé. La foule est rentrée dans ses foyers chauds et lumineux. Jésus, resté seul, dort dans la crèche de l'église d'où il veille sur l'enfant qui, cette nuit, lui a fait une prière: cette fois, il a vraiment exaucé le souhait de l'orpheline: Mireille voit, enfin sa mère et chante avec les chérubins l'éternel Gloria du triomphe et de la paix...

Myg Dalon.

LE NOEL DE JEAN-LOUIS

La terre est couverte d'un linceul immaculé. La brise souffle et soulève la neige en tourbillons. Il fait grand froid. C'est l'heure des derniers préparatifs avant la messe de minuit. Un va-et-vient général anime les rues de la petite ville de G...

Les cloches de l'église paroissiale sonnent à toute volée appelant les fidèles à l'office pour y commémorer la naissance de l'Enfant-Jésus.

Noël!!! Noël!!!

Toutes les demeures sont illuminées et donnent à la ville un air de fête. Partout, c'est la joie, c'est l'espérance.

Seule, une maisonnette reste presque sombre. Pourtant quelqu'un l'habite. Un filet de lumière filtre à travers les planches mal jointes de la porte que le vent secoue avec violence.

Celui qui y entrerait verrait une petite fille couchée sur un bien mauvais lit de paille. A genoux, près d'elle, un gronnet d'une dizaine d'années prie avec ferveur; ses mains sont jointes et ses yeux baissés. Il est couvert de vêtements rapiécés et lutte avec vaillance contre le froid qui le gagne.

Tout à coup la fillette au visage amaigri, aux cheveux blonds, aux grands yeux bleus, se tourne vers son jeune frère qui prie toujours et lui dit:

—Jean-Louis, Jean-Louis, j'ai dormi un peu. Qu'il fait bon dormir, on ne sent pas le froid. Maintenant que je suis éveillée, si tu savais comme j'ai froid, je tremble de tous mes membres.

—Chère sœur, oui, la nuit est bien froide, mais sais-tu ce que je viens de demander à l'Enfant de la Crèche? Tu te rappelles, c'est Noël ce soir. Eh! bien! je lui ai demandé avec une si grande ferveur de mettre dans nos souliers quelques morceaux de pain pour apaiser notre faim et quelques morceaux de bois pour nous réchauffer qu'il exaucera ma prière. J'en suis sûr.

Puis les deux enfants se taisaient. Ils entendent au loin la voix des cloches, qui remplissent leur âme d'espoir. Peu à peu les deux têtes se rapprochent et le sommeil bienfaisant vient calmer les souffrances.

La messe est maintenant terminée.

Sur le seuil de l'église, les parents et les amis se groupent et tout joyeux s'empressent d'aller s'attabler pour le réveillon de Noël.

Une voiture s'arrête en face de l'église. Une femme en grand deuil et une fillette y prennent place. Elles sont emmitouflées dans de riches fourrures.

Maman, dit la fillette, en appuyant sa tête sur l'épaule maternelle, maman, voulez-vous que nous arrétions chez Jean-Louis et chez Lucile? Nous les avons quelque peu négligés depuis notre grande épreuve, depuis la mort de papa. Peut-être n'ont-ils pas de feu et il fait si froid ce soir! C'est aujourd'hui Noël, mais c'est

fait une carrière de l'enseignement et qui ont vu les enfants de deux générations se succéder à leur école. L'expérience les a encore bonifiées et leur a permis d'agir plus efficacement pour l'orientation des jeunes vers les sphères supérieures de l'activité intellectuelle, civile ou religieuse.

On dirait, aujourd'hui, que les attentions touchantes et les gratitudes dont les maîtresses d'école d'autrefois étaient l'objet ont diminué en proportion de l'indépendance que confère à l'institutrice une situation plus lucrative.

Souhaitons cependant que, s'inspirant de leurs devancières, nos institutrices modernes continuent de maintenir vivaces les traditions religieuses de la race, la douce parlure de nos aïeux et l'attachement au sol canadien, instrument fondamental de notre prospérité matérielle, morale et sociale.

Saluons en nos institutrices les auxiliaires du foyer et de l'autel, les continuatrices de l'oeuvre de formation civile et religieuse entreprise par nos mères canadiennes et les plus beaux modèles de l'apostolat laïque.

..... Georges BOUCHARD

aussi la fête des pauvres, n'est-ce pas, maman? Faisons-leur une surprise. Partageons avec eux ce que le bon Dieu nous a si généreusement donné.

Madame de Genlis caressa les longs cheveux de son enfant dont le cœur était si généreux et si compatissant. Tu sais bien, ma Thérèse, que je ne te refuse rien. Allons soulager la misère. Dieu sans doute apaisera en retour notre tristesse.

La voiture arrive bientôt devant la maisonnette sombre. Madame de Genlis, suivie de sa fillette, pénètre dans ce taudis. Elles sont prises de pitié à la vue de cet extrême dénuement, de ces deux orphelins qui dorment sur la paille froide. Elles n'osent parler. Mais Thérèse, avec l'acquiescement de sa mère, s'approche des petits souffreteux et de sa main touche les cheveux blonds de Lucile. Celle-ci s'éveille tout étonnée. Jean-Louis ouvre les yeux à son tour. Que se passe-t-il? Ils sont vite rassurés tous deux par le sourire bienveillant de Thérèse et les paroles maternelles de leur bienfaitrice.

Ils prennent leurs protégés par la main et les conduisent vers la voiture qui stationne sur la route toute blanche. En un instant, Jean-Louis et Lucile sont entourés et recouverts de chaudes fourrures et l'attelage, cette fois se dirige au trot vers la demeure de Madame de Genlis.

Un réveillon, le réveillon de Noël les attend. Les deux petits pensent rêver encore. Mme de Genlis leur annonce qu'elle les adopte pour ses enfants. Sa bonne action soulage la douleur profonde qui accable son âme.

—Madame, dit Jean-Louis, je vous remercie de tout mon cœur. Je n'avais demandé au petit Jésus qu'un peu de pain et de bois et voici qu'avec la chaleur et la nourriture il m'accorde en plus une seconde maman et une autre sœur. Vous trouverez en moi un fils soumis et reconnaissant. Je vous promets de n'être pas un ingrat. Lucile à son tour, pose sa tête sur les genoux de Mme de Genlis, incapable, tant son émotion est grande, de dire merci à celle qui vient de l'arracher à la misère.

Pour la première fois, en cette nuit de Noël, Mme de Genlis et Thérèse s'endorment sans verser de larmes. L'Emmanuel avait versé la paix et la résignation dans leur cœur endolori.

Dans la chambre où ils sont réunis, les deux orphelins réchauffent leurs membres si longtemps torturés par le froid et redisent ensemble les doux mots: Noël! Noël!

TANTE MONIQUE.

Définitions pittoresques

Académicien: écrivain mis en quarantaine.
Adjoint: un bras du maire.
Affaires: outils à vider la bourse des autres.
Bavardage: instinct de conversation.
Bibéron: adjoint aux mères.
Débiteur: victime du devoir.
Explosion: action d'éclat.
Guerre: jeu de balles.
Institut de beauté: entreprise de ravalement de façades.
Linceul: la dernière mode.
Matelots: population flottante.
Monocle: verre solitaire.
Oignon: plante des pieds.
Réflexion: acte qui permet de commettre sciemment des sottises.
Repasseuse: personne qui s'est mise aux fers.
Traitement: remède qu'on donne à un fonctionnaire.

* * *

Aron Blum achète un lot de marchandises à un négociant du Sentier. L'affaire conclue, celui-ci prend une formule de traite, la remplit et lorsqu'il a collé les timbres dessus, Aron Blum lui dit:

—C'est tout de même curieux —Quoi?

—Que ce bout de papier, tel qu'il est là, représente une valeur de trois cents cinquante, et dès que j'y mettrai ma signature, il ne vaudra plus un sou!

Portrait canadien

LA MAITRESSE D'ECOLE

Si cette silhouette se dresse parmi nos souvenirs d'enfance avec la rigueur d'un premier châtement corporel, l'horreur d'un pensum sans mesure ou la rigidité d'une férule sans repos, ne la condamnons pas trop vite, surtout n'allons pas généraliser! Quelques-uns peuvent peut-être dire avec moi: "Ce que j'ai eu à l'école en coups de bâtons, je ne l'ai pas toujours volé!"

Que ceux qui sont sans tache scolaire nous jettent la première pierre!

Il y a sans doute des institutrices, aux regards scrutateurs de policier, aux traits durs de géolier, aux muscles d'acier d'exécuteur de hautes oeuvres, qui ont mis de l'amer-tume dans nos souvenirs de la petite école et qui ont démontré avec trop d'ardeur peut-être que la crainte est le commencement de la sagesse; mais ce n'est pas là le type ordinaire qui m'intéresse.

La silhouette de la maîtresse d'école est surtout évocatrice de cet être au dévouement sans borne, à la patience inlassable, à la sérénité douce et conquérante, à la sévérité empreinte de justice et de clémence, qui a pris nos âmes au sortir du foyer pour leur imprimer le sceau des vertus civiques et religieuses.

Je salue avec vénération les institutrices de mon enfance, celles d'il y a un quart de siècle, parce que sous des dehors modestes elles incarnaient tous les dévouements et toutes les énergies de la race, la robustesse de nos traditions rurales, et parce qu'elles savaient se prémunir contre les caprices de la mode et les futilités du siècle.

Leur traitement annuel, bien souvent inférieur à cent piastres, était accru de la considération, des bons offices et des gratitudes de toutes sortes dont

elles étaient l'objet.

Elles logeaient généralement à peu de frais dans une famille du voisinage où elles apportaient leur nourriture.

Les gens du canton pleins d'égard pour leur maîtresse d'école appréciaient l'honneur de la conduire gracieusement à l'église et de lui offrir une place de banc dans la nef.

L'institutrice participait à tous les bienfaits de la vie sociale de l'arrondissement. Chaque fois qu'un cultivateur faisait boucherie, elle recevait son petit morceau de viande fraîche. Elle recevait souvent, et toujours à titre gracieux, des fruits des légumes, des gâteaux, du beurre et des cretons. Il n'y avait pas une noce, une fête de famille où elle ne fut invitée. Consultée sur le cérémonial à observer, elle composait de plus les adresses ou compliments que les enfants lisaient avec émotion dans les fêtes de haut ton.

On lui apportait, pour les faire traduire, les lettres anglaises, et, pour les faire déchiffrer, les lettres mal écrites. On prenait même un malin plaisir à lui soumettre des problèmes d'arithmétique réputés difficiles. Bien des jeunes gens timides lui demandaient un brouillon pour leur lettre d'amour, surtout lorsqu'il s'agissait de faire la grande demande.

O m'a raconté qu'une vieille fermière ne confiait jamais sa correspondance à une institutrice sans lui imposer en post-scriptum cette formule de l'ancien temps: "Excusez l'écriture..." L'institutrice s'exécutait de bonne grâce.

Dans nos hameaux où l'instruction, tout en étant assez générale, n'était pas aussi développée qu'aujourd'hui, on appelait si hautement celle des institutrices qu'on ne voyait pas de blus beau compliment à décerner à quelqu'un, que de lui dire: "Il est savant comme une

maîtresse d'école."

C'est avec le "Psautier" que nous étions initiés à la lecture du latin, pendant que le "Devoir du Chrétien" et le "Manuscrit" nous fournissaient la matière des lectures françaises.

L'école n'offrait pas le confort des écoles modernes. Des bancs souvent sans dossier nous servaient de sièges, de fenêtres étroites nous livraient parcimonieusement la lumière, le poêle, l'hiver, ne luttait pas toujours victorieusement contre les vents du dehors.

Pour répondre aux exigences spontanées de la nature, les enfants rencontraient plus d'obstacles qu'aujourd'hui, surtout pendant la saison rigoureuse. Ce qui n'empêchait pas encore certaines institutrices de vouloir restreindre les sorties d'urgence par l'imposition d'une pénalité de quelques bons points. Plusieurs écoliers, sans bons points, et à qui on ne faisait pas de crédit, se voyaient contraints de mettre leur activité intestinale au niveau de leur activité intellectuelle: rude tâche, où la nature prenait souvent une éclatante revanche!

Dès le jeune âge, à la petite école, nous étions entraînés à toutes les formes d'obéissance et de sacrifice. Je ne place pas parmi les moindres épreuves la préférence accordée par certaines maîtresses d'école aux petites filles que nous accusions "de faire leurs coups en-dessous" et d'être des licheuses! Nous avons dû réformer ce jugement avec l'expérience acquise en vieillissant.

Honneur à ces institutrices qui ont discipliné nos caractères fougueux, qui ont aiguillé dans la bonne voie nos facultés intellectuelles et morales en éveil; honneur à celles qui, par leur dévouement et leur travail incessant, ont su maintenir en nos campagnes ces foyers d'éducation où tant de vocations supérieures ont germé. Honneur à celles qui, joignant aux charmes de la vie conjugale (charmes qui ne sont peut-être pas indiscutables), se sont



Mon Courrier

Hawkesbury, Ont.
le 2 juillet, 1939

Cher M. LeMoyné,
Mes remerciements pour votre gentillesse de m'avoir envoyé votre journal que je trouve très intéressant. Aussi, j'inclus 25 sous pour l'abonnement d'un an.

Meilleurs vœux de succès,
Gilberte Dubois.

Lorette, Manitoba,
le 3 juillet, 1939

Cher Monsieur,
La Survivance des Jeunes est un petit journal très intéressant. J'aime beaucoup votre journal. Il me fait plaisir quand je le reçois. Je vous envoie 25 sous pour mon abonnement.

Votre petite amie,
Thérèse Chaput.

Notre-Dame de Lourdes
le 12 juillet, 1939

Cher Monsieur,
C'est la première fois que je vous écris. J'ai dix ans. Je suis en vacances pour deux mois. Je suis bien contente. Je vais passer au cinquième grade après les vacances. J'ai été la première de mon grade le mois dernier. Je lis toujours la Survivance. Elle m'intéresse bien. Pendant les vacances je m'amuse avec ma petite sœur Denise. On a du plaisir. Papa a 64 ans et maman 54. J'ai cinq grandes sœurs: Marie, Dorothee, Louise, Angèle, Antoinette, et un frère, Gabriel. Je reste sur une ferme. Pendant l'école mon frère et moi nous voyageons tous les matins et soirs avec un cheval au village pour aller à l'école. L'hiver on reste chez ma sœur Marie qui est mariée. Notre ferme est à trois milles et demi du village. Ma sœur Marie a une fille Laurette et deux garçons, Roger et Raymond.

Votre petite amie,
Thérèse Augert.

Plamondon, Alta.
le 7 septembre, 1939

Cher M. LeMoyné,
Voici que nous avons commencé une nouvelle année de classe et nous désirons apprendre de mieux en mieux notre langue française. Nous aimons tous à lire la Survivance car elle publie des contes, des récits historiques et des poèmes canadiens. La lecture de ce petit journal soulève des sentiments nationaux et notre fierté de race. La Survivance développe aussi chez les jeunes le goût de la lecture et de la petite histoire.

D'une lectrice fidèle,
Thérèse Plamondon.

Saint-Frédéric,
le 23 septembre, 1939

Cher Monsieur,
Je vous envoie cinq sous pour mon abonnement. Je désire être une fervente amie de la Survivance des Jeunes et ainsi faire l'honneur de ma classe.

Bien à vous,
Lucienne Nadeau.

Legal, Alta.
le 27 septembre, 1939

Cher M. LeMoyné,
Nous sommes bien intéressés dans la Survivance des Jeunes. Parce qu'elle a toujours de belles choses et nous vous envoyons les portraits coloriés de Jeannot et Denyse. Nous l'aimons beaucoup. J'ai bien hâte de voir si on a gagné. Je suis maintenant dans le grade six et Jeannine dans le grade quatre. Je vais terminer ma lettre maintenant. Bonjour.

Vos petites amies,
Lorette Patry et Jeannine Nault.

Lafleche, Sask.
le 28 sept. 1939

Cher M. LeMoyné,
C'est la deuxième fois que je vous écris. J'aime votre petit journal très bien, et je le trouve bien intéressant. J'ai onze ans, et je suis dans le grade 5 en anglais et grade 6 en français. Je vous envoie 5 sous pour mon abonnement.

De votre petite amie,
Adrienne Belcourt.

Lafleche, Sask.
28 sept. 1939

Cher M. LeMoyné,
Je vous écris pour la deuxième fois. J'ai toujours lu votre petit journal il est bien intéressant.

Je vous envoie cinq sous pour mon abonnement. Je suis dans le grade 6, et ma sœur aussi. J'ai neuf ans.

De votre amie,
Aline Belcourt.

Juniorat de la Ste Famille,
St Boniface, Man.
le 28 sept. 1939

Cher Monsieur,
Je suis très heureux de constater en lisant votre journal, que j'aime plus que tout autre, de voir mon nom inscrit sur la liste des Lauréats du concours de mots croisés. L'adresse indiquée Thibaultville, Man. C'était mon adresse de vacances. Mais comme je vais au Juniorat de la Ste Famille, vous voudrez bien m'envoyer mon prix à l'adresse écrite au coin à droite de ma lettre. En tout cas je vais vous la donner après avoir fini ma lettre.

Je suis au Juniorat depuis quatre années et j'entreprends cette année ma classe de seconde, la classe de Belles-Lettres. J'ai un très bon professeur et je crois bien qu'à la fin de l'année il aura fait de moi un vrai humaniste.

Je vous écris cette lettre pour vous donner mon adresse et surtout pour vous demander à recevoir encore La Survivance des Jeunes.

J'ai passé de bonnes vacances. Je compte aussi passer une bonne année. J'espère que votre journal continuera à circuler parmi vos amis.

Votre petit ami,
Ephrem Pelletier.

St Brieux, Sask.
le 2 sept. 1939.

Cher Monsieur Le Moyné,
Me voici de retour en classe depuis le 21 août. Je me suis bien amusée pendant mes vacances. Mes amies sont venues me voir quelques fois.

J'ai été à un de nos pique-niques pendant mes vacances. On a joué à la balle-au-camp, mais on s'est fait battre.

J'ai reçu votre petite journal hier. J'étais contente de le recevoir car je ne l'avais pas reçu depuis deux mois.

Il a neigé ce matin, mais elle n'est pas restée bien longtemps car le soleil a montré sa figure. Je termine pour cette fois en vous disant "au revoir" et de la part de tous les élèves de notre école.

Votre amie,
Simone Leray.

St Adolphe, Man.
le 30 sept. 1939

Cher M. LeMoyné,
Il y a déjà un an, je m'étais abonnée à votre petit journal "La Survivance des Jeunes". Cette année je désire de nouveau m'y abonner. Je vous envoie 35c et un concours à colorier. Aussi, le coupon à remplir.

J'ai 11 ans et je suis au grade VII.

Au revoir, M. LeMoyné,
Une petite amie,
Lorraine Trudeau.

Assiniboia, Sask.
le 30 sept. 1939

Cher M. LeMoyné,
Je viens pour la première fois vous écrire pour vous dire que votre journal m'intéresse beaucoup. Je vais à l'école; je suis dans le grade 4 en français et le grade 3 en anglais; je vous envoie 25 sous pour mon abonnement.

Thérèse Leduc.

Lorette, Man.
le 30 sept. 1939

Cher Monsieur LeMoyné,
Comme je suis contente que ma toute petite sœur Hélène qui n'a que quatre ans ait reçu votre petit journal cette semaine. Certain qu'à présent l'on va toujours s'abonner, car maman nous a lu ces beaux articles pour les petits.

Moi je vous envoie le joli paysage peinturé. J'espère avoir

un prix, ça va m'encourager.

Je vais le montrer à mes petites amies pour qu'elles sabonnent aussi.

Je suis maintenant votre petite amie, qui aime à vous lire; m'acceptez-vous?

Marie Thérèse Audette.

St-Jacques,
le 30 sept. 1939

Mon cher M. LeMoyné,
Quelle douceur pour moi, de venir encore une fois causer avec mon grand ami.

Voulez-vous me connaître. Eh! bien, je suis une petite Jacqueline, âgée de quinze ans. Je vais au couvent des Soeurs de Ste-Anne et j'étais promue en 7ème année. Seulement, cette année, je m'absente de la classe pour cause de faiblesse. J'espère que mon ancienne force reviendra et qu'ainsi je retournerai à mon cher Alma Mater.

J'ai reçu notre beau petit journal. Je l'ai lu d'un bout à l'autre. Je trouve votre concours plus intéressant que jamais. J'ai fait mon possible pour bien colorier la vivante petite gravure représentée sur mon journal favori. Et j'espère bien que je serai lauréat, et si cela arrive, je vous avertis d'avance, de garder 25 sous pour mon abonnement. Comme cela, je pourrai continuer de recevoir votre journal. Oh! je vous ennuie certainement. Excusez-moi bien. Je termine donc avec l'espérance de recevoir l'un de vos trois magnifiques prix accordés à trois chanceux ou chanceuses, et je vous souhaite un affectueux bonjour.

Je demeure toujours votre bonne amie.

Yvette Morin

Gravelbourg, Sask.
le 6 octobre, 1939

Cher M. LeMoyné,

C'est pour la deuxième fois que je viens causer avec vous. Je vous envoie (et avec plaisir) 25 sous pour l'abonnement de "La Survivance des Jeunes." Cela ne me coûte pas du tout de donner 25 sous pour recevoir un petit journal si intéressant.

J'ai colorié le petit portrait et je vous l'envoie espérant bien gagner quelque chose.

Je lis toujours La Survivance des Jeunes et le trouve toujours intéressant.

Je vais vous dire bonjour en vous souhaitant bonne chance et bonne santé.

Je demeure votre amie sincère,
Marilyn Tétrault.

Beaumont, Alta.
le 1er octobre, 1939

Cher M. LeMoyné,

Vous trouverez ci-inclus le coupon de la page 5 de la Survivance des Jeunes et 30 sous: 25 sous pour mon abonnement et .05 sous pour le plan LeMoyné.

Je suis toujours un grand lecteur de la Survivance des Jeunes.

Romuald Bérubé

St Vincent, Alta.
le 1er octobre, 1939

Cher M. LeMoyné,

Je vous écris une petite lettre pour vous dire que je m'abonne à la "Survivance des Jeunes," et que je suis très contente. J'ai 11 ans, et je suis dans le grade 5. J'apprends bien mon français et mon catéchisme.

Au revoir cher Monsieur LeMoyné. Je vous souhaite beaucoup de succès.

Thérèse Langevin.

Alban, Ontario,
le 2 octobre, 1939

Cher M. LeMoyné,

Comment êtes-vous, M. LeMoyné? Je viens écrire aujourd'hui une petite lettre. Maintenant je vais encore à l'école, j'ai huit ans, je suis dans la 4ème année. Je vous envoie un autre petit concours et j'aimerais bien gagner. Lorsque je gagne cela me fait bien plaisir. En vous disant "au revoir" de votre amie,

Madeleine Lacroix.

Alban, Ont.
le 2 octobre 1939

Cher M. LeMoyné,

Je vous envoie une petite lettre pour vous dire que j'envoie mon petit concours de coloriage. J'ai 9 ans et je suis dans la 5ème année. J'aime bien aller à l'école. Donc au revoir, M. LeMoyné. De votre affectueuse,

Lilette Lacroix.

Mattes, Sask.
le 2 octobre, 1939

Cher M. LeMoyné,

Je vous envoie .01 sou pour continuer à recevoir la Survivance des Jeunes. Je suis très heureuse maintenant de recevoir votre petit journal. Il est bien intéressant. Je suis très contente le jour que je le reçois, et je le fais lire à mes compagnes. De votre amie,

Rose Blain.

Mattes, Sask.
le 2 octobre, 1939

Cher Monsieur LeMoyné,

Voilà deux mois que je n'avais pas reçu la Survivance. Jeudi dernier je l'ai reçue, j'étais bien content. Aussi j'étais content de lire l'explication de "O Canada", et de bien d'autres belles histoires. Je vais vous envoyer le coupon avec deux sous. J'espère que vous aurez la bonté de me l'envoyer en attendant et le plus vite possible je vous enverrai mon autre argent. La Survivance, je veux toujours la recevoir. J'ai été bien content de lire la réponse à ma lettre. Je termine ma lettre en vous souhaitant bon succès.

D'un ami,
Georges Blain.

St Pierre, Man.
le 2 octobre, 1939

Cher M. LeMoyné,

J'ai toujours reçu la "Survivance des Jeunes" et c'est très intéressant. Quelques fois je le prête à ma maîtresse et après je le lis. Mes petites sœurs me le demandent et je le leur donne. L'autre jour j'ai vu qu'il y avait un jeu, je ne me rappelle pas du nom mais je sais qu'il y avait le nom Gélina dedans, et j'ai très aimé cela. Il y a toujours des jeux sur votre journal et j'essaie de les faire avec mes petites sœurs, Cécile et Laurette. J'ai 9 ans, le 20 mai. J'ai fait mon possible pour faire le dessin que j'envoie ici.

Votre petite amie,
Alice Gélina.

Val D'Or, Qué.
le 2 oct. 1939

Cher M. LeMoyné,

Vous trouverez dans la lettre vingt-cinq sous en argent pour continuer mon abonnement; aussi le petit concours à colorier. Cela m'a fait grand plaisir de voir ce nouveau concours parce que j'aime beaucoup le dessin. Pour ne pas vous dire de mensonge, j'ai rapporté le premier prix à la fin de l'année et j'aime bien cela.

Je termine en vous souhaitant bonne chance.

Votre très dévouée
Rita Séguin.

Mattes, Sask.
le 2 octobre, 1939

Cher M. LeMoyné,

Les classes sont maintenant recommencées et je souhaite qu'elles soient bonnes pour nous tous. J'ai reçu la Survivance des Jeunes et je l'ai trouvée très instructive ainsi qu'intéressante. Je désire la recevoir encore. Je vous envoie un sou cette fois-ci non pas 25 parce que je fus obligée d'acheter mes livres de classe; je vais vous envoyer le reste plus tard. Les histoires qui m'ont le plus frappé furent "L'Agnes Dei" et "Le Paradis de Fanfan la Misère".

Je termine en vous souhaitant bonne chance.

Marie Blain.

Mattes, Sask.
le 2 octobre, 1939

Cher M. LeMoyné,

J'aime bien recevoir la Survivance des Jeunes; elle est bien intéressante. J'ai aimé l'histoire du Coureur de Bois parce qu'il nous dit comment il courait les bois. Je ne puis pas vous envoyer 25 sous pour l'abonnement maintenant parce qu'il a fallu acheter mes livres pour l'école, mais je peux vous envoyer un sou aujourd'hui.

De votre amie qui pense à vous,

Eliane Blain.

Mattes, Sask.
le 2 octobre, 1939

Cher M. LeMoyné,

Je désirerais bien recevoir la Survivance cette année. Ils disent tous qu'elle est bien intéressante. Je vous envoie 25 sous pour mon abonnement.

De votre toute dévouée,
Aline Blais.

Mattes, Sask.
le 2 octobre, 1939

Bonjour M. LeMoyné,

C'est avec joie que je me suis abonnée à la Survivance des Jeunes. J'ai lu les intéressantes lettres que vous avez écrites sur la première page, et ensuite j'ai lu les autres jolies histoires. Je ne peux m'abonner parce que j'ai tout pris mon argent pour payer mes livres que j'ai achetés cette année, mais si vous voulez m'accorder cette faveur de me l'envoyer tous les mois je vais donner un sou chaque mois, et puis tard peut-être je pourrai donner 25 sous par année. Je termine en vous souhaitant bonne chance.

De votre très dévouée,

Yvette Blais.

Marcelin, Sask.
le 3 octobre 1939

Cher M. LeMoyné,

Je viens encore pour une autre fois essayer ma chance de gagner un prix pour le joli concours de ce mois-ci. Non, je n'ai pas gagné au mois d'avril, mais la chance n'était pas pour moi cette fois-là. J'espère qu'elle sera pour moi cette fois et pour vous aussi. J'espère que vous aussi vous en aurez beaucoup de petits amis. Vous m'aurez encore parce que je vais m'abonner encore. Espérant recevoir l'autre papier avec mon nom inscrit parmi les Lauréats.

De votre amie qui pense souvent à vous,

Denise.

Saint-Samuel,
le 3 octobre, 1939

Bien cher M. Le Moyné,

Je vous envoie aujourd'hui vingt-cinq sous afin de continuer mon abonnement. Vous l'enverrez à la prochaine fois au nom que vous verrez sur le coupon.

Je vous envoie le concours de la page 5; j'espère un peu d'être une heureuse gagnante.

Votre nouvelle abonnée,

E. Royer.

Ecole SacréCoeur
Edmonton, le 13 oct. 1939

Cher M. LeMoyné,

J'ai reçu ma Survivance et je vous remercie très sincèrement. J'ai lu "Agnus Dei" et je l'ai trouvé très beau. Les enfants de ma classe ont lu la "Survivance" ensemble.

Nous avons lu "Restons Français" et votre lettre de la première page.

Je vous dis bonjour.

Votre amie,
Alice Robitaille.

Ecole Sacré-Coeur,
Edmonton, le 3 oct. 1939

Cher M. LeMoyné,

Nous voici qui recommençons une autre belle année scolaire. Maintenant je suis au grade sept en français et en anglais.

J'ai reçu votre petit journal canadien. Je l'ai lu avec bonheur. Les histoires et les lettres de votre courrier sont intéressantes. Quand vous écrivez à une élève de notre école nous la lisons en classe. Quelques fois nous écrivons de vos lettres en dictée. Je vous envoie mon dessin colorié. J'ai aimé faire cette sorte de concours.

Une élève de l'école Sacré-Coeur,

Eveline Roberge.

Ecole Sacré-Coeur,
Edmonton, le 3 oct. 1939

Cher M. LeMoyné,

Comme la nouvelle année scolaire est déjà commencée, je suis très contente de recevoir la Survivance des Jeunes.

J'ai lu votre petite lettre à Thérèse Ouellet de notre école et je la trouve bien intéressante.

J'ai lu aussi le conte "Agnus Dei" et je l'ai raconté à mon petit frère Léo.

Je vous envoie le dessin que j'ai colorié de mon mieux.

En classe nous apprenons la poésie "Joyeux et Conquérants".

Notre maîtresse nous a expliqué tous les précieux conseils qu'elle renferme et je veux moi aussi "travailler ardemment à notre Survivance".

Votre petite amie,
Yolande Boisvert.

QU'AS-TU VU BERGERE?

—D'où viens-tu, bergère,
D'où viens-tu?
—Je viens de l'étable,
De m'y promener,
De voir le miracle,
Qui s'est opéré.

—Qu'as-tu vu, bergère,
Qu'as-tu vu?
—J'ai vu dans la crèche,
Un petit enfant,
Sur la paille fraîche,
Dormant tendrement.

—Rien de plus, bergère,
Rien de plus?
—J'ai vu l'âne et l'âne,
Qui étaient présents
Et qui d'leur haleine,
Réchauffaient l'enfant.

—Va donc, cher' bergère,
Les chercher!
—Troubler leur sommeil?
Je n'os' leur toucher.
J'ai peur qu'ils s'éveillent
Et s'mett' t à pleurr.

—Rien de plus, bergère,
Rien de plus?
—J'ai vu sa saint' mère
Lui donnant du lait
Et Joseph, son père,
Qui tremblait de froid.

—Rien de plus, bergère,
Rien de plus?
—J'ai vu trois p'tits anges,
Descendus du ciel,
Chantant les louanges
Du Père éternel.

—Sont-ils beaux, bergère,
Sont-ils beaux?
—Plus beau que la lune
Aussi le soleil.
Non, personne aucune,
N'a vu leurs pareils.

DONNELLY

A.-GARDE BELHUMEUR

Dans la JEC de novembre, nous lisons à la page 2, première colonne: CHRONICUS, "Mercredi le 18 oct.—C'est le jour du grand départ pour l'Ouest... Neuf heures: brouhaha sur le quai de la gare Bonaventure. Une petite foule et beaucoup de bruit... tous les amis sont venus. On rit, on jase. La conversation s'étire, s'étire... se tend... on sent qu'elle va casser. Deux ou trois cris du contrôleurs, le Père et Alex montent, le train s'ébranle. Bon Voyage l'Est. Salue pour nous, les frères de l'Ouest." Eh bien, l'Est est venu jusqu'à nous à Donnelly. Nous avons reçu son salut, et nous l'avons chargé de celui de l'Ouest à tous nos confrères de là-bas.

Oui, chers amis, nous avons eu la bonne fortune et agréable surprise d'avoir la visite du R. Père Germain Lalande, c.s.c., assistant directeur général de la J.E.C. Donc, le 27 novembre, les avant-gardistes réunis dans la salle paroissiale, saluèrent par une salve d'applaudissements, l'arrivée du R. Père, accompagné de M. le curé Legault, notre dévoué aumônier, M. Edouard Cimon président du Cercle local de l'A.C.F.A. et M. Adjutor Garant,

secrétaire de la commission scolaire et de l'A.C.F.A. M. Lucien Maisonneuve dit le mot de bienvenue et la chorale exécuta avec brio, les chants: Excelsior, l'Hymne à la jeunesse et l'Evangile de saint Jean, mis en musique par R. S. Marie de S. Léonide, r.s.c., supérieure à Grande Prairie. Puis, le R. P. Lalande, dans une substantielle allocution, nous traça tout un programme de vie catholique et patriotique que l'on pourrait résumer en ces termes: "Mettons de la franchise dans notre vie d'étudiant catholique et canadien-français." Il termina en nous disant qu'il apportait un bon souvenir des Canadiens-français de l'Ouest. Et nous donc il va sans dire que nous gardons du Révérend Père Lalande le meilleur des souvenirs.

M. le curé, M. Cimon et notre président, Lucien Maisonneuve remercièrent le R. Père et l'assurèrent de l'attachement des Canadiens-français de l'Ouest à leurs frères de l'Est.

A 1 heure, le bon Père nous quittait pour aller rencontrer les avant-gardistes de Falher. Bravo! les amis! Vous recevrez un grand ami des jeunes. Et, il est parti... mais son souvenir demeure et l'amitié fraternelle entre les Jeunes de là-bas et les Jeunes d'ici s'est fortifiée, car nous aussi, nous sommes de la Jeunesse étudiante catholique et canadienne-française.

Une avant-gardiste

Clyde, Alta.

Girard, Olive	25
Courval, Sask.	
Tremblay, Lorette	25
Dansereau, P. Q.	
Auger, Wellie	25
Edmonton, Alta.	
Couvent de l'Assomption	75
Gagné, Jeanne	04
Rivet, R.	10
Morin, H.	25
Poulette, M.-L. et R.	03
Verrier, C.	25
Morin, G.	25
Verrier, M.	01
Leclerc E.	25
Ouellet, R.	11

Dans une ville du midi, le jury prononça l'acquiescement d'un individu, dont la conscience n'était pourtant pas très blanche.

Après la lecture du verdict, le président crut devoir adresser quelques observations à celui que l'on venait d'absoudre.

—Messieurs les jurés, dit-il, ont fait montre envers vous d'une grande mansuétude. Tâchez de vous en souvenir et d'éviter désormais les mauvaises fréquentations. Alors l'acquitté, dans un élan spontané:

—Monsieur le président, je vous jure que l'on ne me verra plus ici!

QUI VIVE?

—Halte-là! Qui vive!
—Estafette!
—Mais non, ce n'est pas ma fête, c'est le 4 mars.

Le Plan LeMoyne

MORINVILLE, Alta.
(Couvent Norte-Dame)

Bessette, Lucille	25
Raboud, Yvonne	25
Robert, Jacqueline	25
Riopel, Jean	25
Labelle, Thérèse	25
Gosselin, Valérie	25
Fortier, Gabrielle	25
Robert, Alice	25
Meunier, Laurent	25
Maisonneuve, Eloise	25
Allarie, Maurice	25
Boissonnault, Antoinette	25
Caouette, Hélène	25
Montpellier, Lucile	10
Montpellier, Angela	10
Steffes, Dorothy	13
Guy, Aimé	12
Gibeault, Pauline	13
Skinkowy, Stella	12
Meunier, François	10
Lafond, Philippe	10
Perras, Thérèse	10
Julien, Paul	25
Desmarais, Alice	25
Béland, Thérèse	25
Théberge, Rose Alma	25
Riopel, Napoléon	25
Montpellier, Corinne	25
Lafond, Rolande	15
Caouette, Lucile	15
Schafers, Alice	10
Boisvert, Oolande	10
Como, Jeanne	05
Morissette, Noella	05
Perras, Daniel	05
Ethier, Madeleine	05
Brochu, Lorette	05
Wasylyshyn, Vera	05
Champagne, Laure	05
Gibeault, Raoul	05
Houle, Lionel	05
Houle, Gérard	05
Pelletier, André	05
Pelletier, Roméo	05
Létourneau, Laurier	05
St-Laurent, Cécile	05
St-Laurent, Thérèse	05
Caouette, Alp.	25
Como, Georgette	25
Gibeau, Oscar	25
Meunier, Laurent	25
Robert, Alice	25
Racine Thérèse	25
Tremblay, Yvon	25
Trottier, Alce	25

Beaumont, Alta.

Bérubé, Romuald	10
Bonyville, Alta.	
Tremblay, Gilberte	25
Blanchette, Irène	25
Strasbourg, Yvon	25
Vallée, Cécile	25
Lemieux, Germaine	10
Baril, J.-Marc	05
Thomas, Thérèse	05
Dypri, Bertha	06

Cardinal, Man.

Roger, Pittet	25
Charlesburg, P. Q.	
Leroux, Ls.-M.	25

Ecole de Falher

Soeurs de Ste-Croix	1.00
Martineau, Alberta	25
Desfossés, Léa	25
Charbonneau, Marjorie	25
Lauzé, Gilbert	25
Gagnon, Florence	25
Houde, Alma	10
Martineau, Laurent	12
Gervais, Albert	02
Gervais, Paul	01
Plan Le Moyne	06
S. M. de S. Emilia, r.s.c.	25
Boulet, Adèle	25
Blanchet, M.	25
Lacourse, D.	05

Fort Francis, Ont.

Dubé, Pauline	25
Fort Saskatchewan, Alta.	
Latour, Claude	25

Fort Smith, N.W.T.

Vicariat du MacKenzie, par	
S. E. Mgr Breynat, o.m.i.	5.00
Ecole Grouxville, Girouxville, Alta	
Fontaine, Armosa	01
Fontaine, Colette	01
Fontaine, Gilbert	01
Rémillard, Gertrude	01
Rémillard, Gabelle	01
Brochu, Anna	01
Gauvreau, Yvette	01
Knutson, Glennard	01
Gibeault, Robert	01

Jean Côté, Atla

Rosare Savard	25
---------------	----

Laurier, Man.

Jeannotte, Adrien	50
-------------------	----

Mariapolis, Man.

Daigle, Eléonore	02
Lavoie, Yvette	25

Montréal, P. Q.

Fafard, Jeanne	25
Couvent d'Hocheaga	75

Moose Creek, Ont.

La Fontaine, Raymonde	10
Théoret, Fernande	25
Notre Dame de Lourdes, Man.	
Durand, Raphael	25
Muller, Germaine	25
Augert, Thérèse	25

Peace River, Alta.

(Ecole St-Augustin)	
Floreani, Olga	25
Anderson, Marie	25

Prince Albert, Sask.

Pagé, Marcel	25
--------------	----

Québec, P. Q.

Jobin, Yvon	25
Pensionnat S. Roch	2.00
Laflamme, Pauline	25
Gagnon, M. le chanoine	
Cyrille	1.00

Rivière qu; Barre, Montréal	
Gadoury, René	25

St Albert., Alta.

Les Soeurs de la Charité,	
Province de St-Albert	1.00

Ste Anne des Chênes, Man.

Smith, Roger	25
--------------	----

St-Boniface, Man.

Lavery, Lorraine	25
Saint Damien, Bellechasse, P. Q.	
R. Mère Supérieure Générale	
Couvent	1.00

Saint Jacques, P. Q.

Marsolais, Jacqueline	25
-----------------------	----

Saint-Louis, Sask.

Bélanger, Marie-Thérèse	25
-------------------------	----

St-Paul, Alta.

Benoit, Pierrette	25
Bellerive, Cécile	25
Bellerive, Françoise	25
Fontaine, M.-Jeanne	35
Gamache, Françoise	25
Ouellette, Cécile	25
Pitre, Lucile	25
Trudel, Antoinette	25

Saint-Paul

Cerce Pamphile Le May	
De Moissac, Bernadette	25
Gauvreau, Berthe	25
Landreville, Mrelle	25
Côté, Raymond	25
Tardif, Marie-Berthe	25
Pomerleau, Claire	25
McMahon, Ellen	25
Poiras, Bernard	25
Primeau, Madeleine	25
Boisvert, Yvonne	25

St Pierre Jolys, Man.

Lambert, Jules	25
Fréchette, Lionel	25

St Walburg, Sask.

Salembier, Ls.	25
----------------	----

Tangent, Alberta

Lessard, Emilien	25
------------------	----

Val D'Or, Québec

Couillard, Guy	25
----------------	----

Wauchope, Sask.

Gaudet, Ida	25
-------------	----

Zénon Park, Sask.

Chamberlain, Marcel	25
---------------------	----

Soeur Marguerite, Couvent	
du Sacré-Coeur	2.00

CONCOURS DE COLORIAGE



Trois magnifiques prix seront attribués aux trois petits amis de Gérard Le Moyne qui coloreront le mieux ce portrait de Rolland jouant avec sa petite cousine Rachel.

NOTRE PRESIDENT

Avant-Garde de Chauvin.

Je vous présente M. Albert Delémont, un de nos fiers avant-gardistes. Il n'est âgé que de douze ans, mais son enthousiasme ne se mesure pas à son âge.

Il est un de nos chefs; en effet, notre président général. Beaucoup de propositions ont été faites à notre cinquième congrès d'Avant-Garde annuel et il est un des premiers à les tenir et à les rappeler à ses compagnons et compagnes de classe.

Albert est un avant-gardiste sur lequel tous peuvent compter. Il sera toujours le bras droit de ses directrices et elles seront toujours fières de lui. D'abord elles sont certaines qu'il tiendra constamment à son honneur de Canadien-Français.

Petits frères Albertains, suivez l'exemple de ce bon petit patriote. Comme lui sachez être fiers de votre langue et de votre foi.

Nous sommes certains qu'Albert sera un chrétien modèle plus tard, car il donne son catéchisme, on ne peut mieux! Aussi il est très appliqué pendant la classe et fait très bien ses devoirs.

Notre ami Albert est un exemple vivant pour ceux qui le voient agir aujourd'hui. Espérons qu'ils suivront tous son bon exemple.

Une amie de l'Avant-Garde.
Cécile Paré.



Médaille de l'Académie
française décernée
au "fondateur du
Petit Jour"

ADMINISTRATION
Edifice Boulanger
Edmonton, Alta.

X^e Année

Numéro 10

Noël aux tranchées

—Grand-père, grand-père, allons sois gentil! Tu veux bien nous faire plaisir? C'est demain Noël, tu sais. Raconte-nous l'histoire de Clopet: tu nous l'avais promis. Dis, nous n'avons pas sommeil.

La moustache blanche frissonna doucement sous une nouvelle bouffée de tabac. Grand-père fixa les yeux longuement sur les cendres crépillantes de l'âtre qui sembla se transformer tout à coup.

★ ★ ★

C'était décembre aux tranchées. La terre boueuse de sang et de pluie était recouverte d'ulcères profonds. L'air plein de ces odeurs de pourriture qui émanaient des cadavres en décomposition était lourd et suffoquant. La plaine soupirait et râlait sous l'orage d'obus. Le soleil apeuré retreatait à l'ouest et l'ombre se glissait jusqu'aux lignes.

Ah! la nuit dans la tranchée... Ne rien voir et ne pouvoir rien... le ronronnement des mitrailleuses qui guettent, le hurlement des obus qui fendent l'air, les fumées qui tuent, les cris qui agonisent... C'est affreux!

Depuis un mois nous vivions dans cet enfer. Nous vivions... plutôt, nous existions. Terrés dans ces trous sombres, comme des bêtes qui épient, affolés par ces cadavres sur lesquels nous marchions et dont les os craquaient sous nos bottes trempées, nous ne pouvions même plus penser. C'est d'instinct que nous nous mouvions. Ah! c'était horrible mes enfants. Il faut s'être battu pour savoir ce que c'est que la guerre. Pourtant nous sentions quelque chose remuer sous nos carcasses endolories. Le cœur, ça bat toujours à la bataille et ce cœur là était pour chacun de nous comme le tambour du régiment. Il tapait fort et étourdissait le bruit des batteries. Notre vieux cœur rêvait lui aussi d'aventure et de gloire!

★ ★ ★

Or nous étions, par ce vingt-trois décembre à plusieurs milles d'un de ces petits villages français qu'on dit qu'ils fument leur pipe à voir les spirales qui s'échappent des cheminées. Il faisait très froid par là-bas. Nous nous étions rassemblés, quelques camarades, et nous goûtions le bouillon qu'on venait de nous apporter. Au fond, dans un coin de la chambre, Clopet, un beau gars du pays et qui n'avait pas encore la trentaine, dictait à un ami quelques mots que ce dernier écrivait à la hâte sur une carte postale. Clopet était soucieux. On ne pouvait pas savoir ce qui se brassait dans cette cervelle-là, mais on aurait dit qu'il avait comme un pressentiment. C'est peut-être pour cette raison qu'il écrivait chez-lui ce jour-là. Bientôt ce serait Noël... Il rêvait sans doute à tous ces beaux Noël qui avaient précédé la guerre et il pensait à tous ceux qui la suivraient... Nous autres, on attendait l'attaque.

Tout à coup, des pas sur l'escalier de planches mal ajustées: un militaire porteur d'une dépêche s'avança vers Clopet. Celui-ci se leva tranquillement après avoir lu, et descendit vers nous.

Un rire nerveux le secoua: "Ah! les salauds, dit-il, ils m'en veulent donc encore! Ca y est camarades... Clopet passera sa Noël à Saint-Luc... Vous voyez comme on me gâte!" Devant nos yeux étonnés, il continua: "Le commandant m'envoie comme estafette au hameau." Ses yeux étaient devenus luisants: il pleurait. Il nous embrassa tour à tour et sa large main tremblait en serrant la nôtre. Il se retourna vers celui qui écrivait: "Eh! n'oublie pas de mettre: je vous embrasse bien fort."

Je ne dormis pas cette nuit-là! Clopet vint me trouver. Il était très nerveux et respirait bruyamment. Il m'avoua que pour la première fois il goûtait la vie. Il trouvait tout si beau, si magnifique. Il parla longtemps comme pour ne pas s'apercevoir du passage des heures, et, enfin, quand vint l'aurore, il se mit à sangloter, m'embrassa et sortit.

A dix heures il avait traversé le premier fil barbelé et longeait la forêt du Roy. Il marcha longtemps, longtemps et il faisait déjà noir quand il arriva au ruisseau qui sépare Saint-Luc du village de Moullet. Il suivit la rive avec précaution. La nuit se grisait de poudre.

Clopet tressaillit tout à coup. Il venait de frapper du pied un corps qui gisait près d'un bosquet. Le cadavre était encore tout chaud... L'ennemi avait donc passé. Clopet hâta le pas. Il franchit le ruisseau et aperçut bientôt la silhouette sombre du hameau, que la lune trahissait.

Il soupira d'aise... Un coup de feu partit... Clopet porta la main à sa poitrine et tombe... Il n'aura donc pas réussi lui non plus. Il tente de se relever, mais déjà il n'a plus de force. Il frissonne; il se sent mourir! Seul, il est seul dans la nuit immense. Il revoit mille choses. Des cloches sonnent loin, partout, tout alentour. Le tintement joyeux grossit et l'étourdit... Noël!

Quoi?... c'est Noël au village! Mais il ne peut plus mourir... Les voix s'élèvent dans le soir. Il voit des gens qui passent... Noël! Les voix chantent doucement...

Du sang... un hoquet... un râle... Clopet s'endort.

★ ★ ★

On peut lire encore sur une pierre près du ruisseau: Ici Clopet... mort au champ d'honneur!

C'est ainsi, mes enfants, que Clopet est mort. Des centaines sont morts aussi par ce soir de Noël. Pendant que dans les villes on fête et on s'amuse, là-bas dans la tranchée on se saignait pour repousser l'envahisseur et sauver la civilisation... C'est pourquoi il faut penser aux autres qui souffrent, à tous ces braves qui souffrent pour vivre et qui meurent en souffrant. Il faut penser et prier.

Ottawa

Guy BEAULNE

Mes impressions de guerre

La guerre... mot que la jeune génération répétait sans le connaître autrement que par les récits de leurs pères, mot dont l'atrocité ne nous était pas inconnue toutefois, la guerre est à nouveau déclarée.

La Pologne, avec un courage que nous ne louerons jamais trop, a défendu pied à pied son territoire; elle n'a pu hélas le libérer de l'invasion ennemie, nous n'avons pu voler à son secours, elle a été écrasée.

Je ne veux pas rappeler l'Histoire, mais disons, affirmons, que la Pologne n'a jamais accepté le joug. La Pologne opprimée, la Pologne tyrannisée, la Pologne partagée est redevenue la Pologne libre et heureuse que nous autres jeunes avons connue. Répétons avec le peuple polonais ces deux premiers vers de leur hymne:

La Pologne n'est pas encore morte
Puisque nous respirons!

La Pologne respire encore, elle respirera toujours, quoi que fasse M. Hitler!

La guerre chez nous, Français, n'est pas, comme en 1914, synonyme d'invasion. Nous pénétrons en Allemagne, nous envahissons l'Allemagne nazie qui verra bientôt sa dernière heure arriver.

Nous serons victorieux, non sans peine peut-être, mais:

A vaincre sans péril, on triomphe
sans gloire...

et c'est la gloire que nous voulons!

M. Hitler veut ignorer que les **Tommies** et les **Pioupious** sont de l'autre côté de la ligne Siegfried, qu'ils marchent fraternellement d'un pas déjà vainqueur, mais il devra bien, tôt ou tard, se rendre à l'évidence.

Nous voulons vivre et nous aimer, nous ne voulons pas être asservis; c'est pourquoi nous sommes prêts à tous les sacrifices, convaincus que nous nous battons pour la juste cause.

L'Angleterre et la France ont eu de la patience, beaucoup de patience, et l'Allemagne a abusé. On ne se moque pas des Gouvernements alliés, comme on se moque de sa propre signature, M. Hitler!

A Paris il y a bien quelques alertes diurnes et nocturnes. Nous descendons alors à la cave avec du tricot et là, tout en faisant marcher les aiguilles, les femmes font connaissance... il n'y a rien de tel pour vous lier d'amitié avec votre voisin du dessus, dont vous n'aviez jamais entendu parler auparavant.

Les commerçants ont dû, pour préserver leurs vitrines, y coller des bandes et l'on ne sait s'il s'agit là de décoration tant il y a de variété dans ces arabesques de papier collant.

Pour nous autres, civils, la guerre n'est pas encore commencée et nous travaillons pour nos soldats dont certains se battent déjà, là-bas, de l'autre côté de la frontière. Nous attendons de pied ferme. Nous attendons la victoire, la fin d'Hitler et de l'Allemagne nazie.

Josette WOLNY.

Paris, 14 octobre 1939

Savez-vous ce qui se dit en ville?

—Ma chère, es-tu allée au Plateau, jeudi soir (23 novembre)? Le petit Mathieu nous a épatés! Le plus chic concert!! Oh! c'était prodigieux!!! (notez la gradation).

Le garçonnet pianiste et compositeur est déjà connu aux lecteurs du **Petit Jour**. Mademoiselle Jeanne d'Aigle, en avril, butinait un "humble hommage à mon illustre petit compatriote, André Mathieu, pour sa composition musicale: Les Abeilles Piquantes." Cette oeuvre date de sa cinquième année. Il pense, il voit, il parle en musique; dès quatre ans, il exprime sur un piano ses premières impressions. A six ans, il fait d'un chagrin, Tristesse.

Cela s'est déjà vu, chez Mozart; et c'est beaucoup dire. Paris, toujours sceptique, acclamait cet hiver le "génie" d'André — car à neuf ans, l'on se nomme par son petit nom. Il reste enfant, simple, gai, joueur: c'est le charme de la gloire. Trois siècles de luttes vont-ils donner au Canada français un musicien national; on pourrait, on voudrait le souhaiter.

Montréal

—J.-B. B.

Lettre de la montagne

Côte des Neiges, MONTREAL
le 2 décembre 1939.

Jeunes amis de chez-nous,

Ici, sur le Mont-Royal, on se croirait au printemps: toute trace de neige a fui du sol noir et boueux, des oiseaux badinent dans l'air tiède; la nature semble prête à reverdir. Alors j'aimerais voir les maigres arbres enneigés, la face toute blanche de la plaine, éblouissement des yeux et du cœur. J'entends un rythme d'aventure, le rythme neuf d'une âme qui commence, la voix de mon pays; qui me berce, m'enivre et me garde.

Un vieil air la soutient, gonflé de gloire, un chant ainsi qu'un fleuve, aux paroles françaises, chargé d'espérance. Se taira-t-il? Ah! nous en mourrions... N'est-ce pas que notre tradition nous gêne? Notre histoire nous importune, avec nos découvreurs, nos missionnaires, nos colons, car ils imposent à leurs héritiers un exemple, un devoir.

Le français? Lorsqu'on l'exige au foyer et qu'on l'apprend à l'école, c'est une langue de luxe pour maman, papa et la religieuse, qui ont les préjugés de leur temps. Nous n'en réalisons plus le besoin.

L'anglais se parle à la Saint-Jean-Baptiste, sur le terrain paroissial. Mieux vaudrait manquer une fête nationale que de la salir. Ceux qui ont empoisonné le germe de leur sang, renié leurs pères, vivent dans le tombeau de leur race. "Malheur à vous, hypocrites, parce que vous ressemblez à des sépulchres blanchis, qui au dehors paraissent beaux, mais au dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture." La langue de ces étrangers est celle de leurs pensées et de leurs habitudes. Ils appartiennent à une autre forme de civilisation, qu'ils devraient servir loyalement. Grâce de contradiction et de lâcheté.

Il arrive parfois qu'une mère ennuie ses enfants: ils se rendent indignes de l'aimer. Ainsi notre destinée nous échappe-t-elle, parce qu'elle nous dépasse. C'est trop beau pour notre goût avili.

L'exploit du Long-Sault, la fondation de Ville-Marie, l'ouverture de l'Ouest, vous les connaissez tous, les magnifiques dons de notre passé. Ils nous appellent. Il faut reprendre aujourd'hui l'héroïsme quotidien et unanime de la première colonie. A la suite de Maisonnette, de Dollard, de La Vérendrye, nous semons dans les Prairies l'idée française. Et comptons-nous: un vingtième éparé des habitants. Comme au dix-septième siècle, l'ennemi rôde, mortellement invisible. L'on retourne à la petite guerre.

L'Ontario eut la force d'interdire l'enseignement de notre langue; on n'ose point en Alberta. J'ai subi l'affreux régime de la demi-heure de français. On nous illusionne pour mieux nous assimiler. Un corps réagit à la fièvre et en triomphe, tandis qu'une maladie latente, sous la santé extérieure, mine la constitution jusqu'à sa déchéance. Un ridicule privilège, qui ne vaut pas l'ombre de notre strict droit, devient l'obstacle à notre survie. Nous nous résignons (c'est le mot) une demi-heure par jour aux explications grammaticales et aux dictées; voilà notre vie française. En géographie, en histoire, en hygiène, en littérature, en mathématique, en science, c'est-à-dire partout, on nous insinue la tournure américaine ou anglaise. Sur la rue, au cinéma, au jeu, à la radio, le milieu absorbe un être auquel une paille cache la vue d'une poutre. Enlevez la paille, et le danger apparaît, formidable. Une conscience se formerait, déterminée à se maintenir. Sous une apparente sécurité, l'on ronger nos racines. Au train que nous glissons, nous sommes perdus. A moins d'un miracle. Et un miracle se gagne.

C'est peut-être trop grand pour notre jeunesse. Serions-nous déjà si vieillissés? Nous ne vibrions plus au vent du nord, nous ne sentons plus sa glace? Le bravons-nous, comme autrefois, d'un âpre plaisir? Nous languissons près du feu?

Pourquoi le défi du monde nous exalterait-il moins que celui du climat? Nous croyons à notre vocation. Ce serait trahir notre patrie que de perdre, avec sa source française, son principe vital.

Il nous faut grandir à la mesure de notre idéal. Regardez le douloureux front, l'oeil blême de la génération qu'aucune flamme n'éclaire. Quel désir les déborde? L'on ne trouve le bonheur qu'en se consacrant à quelque chose de plus noble que soi-même; l'on ne peut se satisfaire de son propre vide. La jeunesse est l'âge de la pureté, du sacrifice, de la conquête. Portons haut ce divin trésor.

Toujours avec vous,

Jean-Baptiste Boulanger

P.-S. Comme je signe cette page, voici un appel au téléphone. Je reconnais une voix d'Edmonton. —Allô! Jean-Baptiste? C'est Ernest. Eh! oui, notre jeune avocat et ami, Ernest Côté. Il m'apportait de vos bonnes nouvelles. Dans quelques heures, le train devait le prendre pour Québec, d'où il partira bientôt avec le Royal 22e. Je le remercie de cette délicate attention. Bon voyage... et au revoir! Puisque c'est aujourd'hui l'anniversaire d'Austerlitz, espérons en la bonne étoile de notre lieutenant.